This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

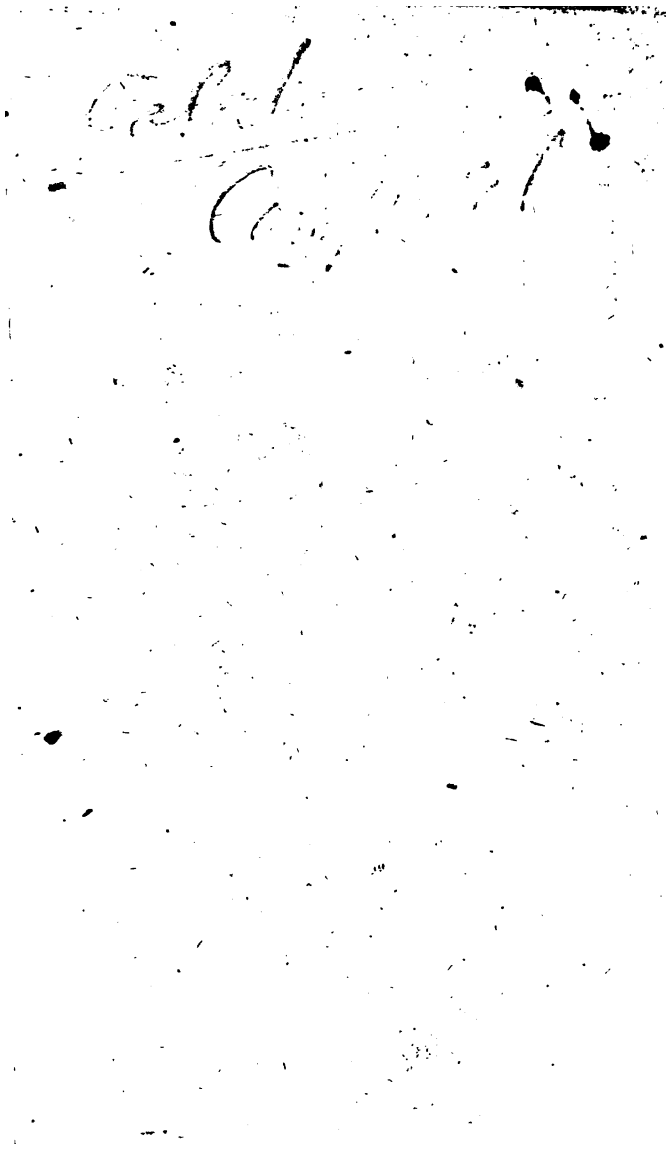
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

V.5 PT 1762(4)



1ère édition. (?) avec l'histoire de
la princesse de Babylone suivie de plus "l'Homme aux quarante écus" ; car il en est question dans la lettre à Madame du Deffand, du 3 mars 1768. Il en parut plusieurs éditions la même année. C'est dans l'édition (celle-ci) en 144 pages et qui contient la lettre de l'Archevêque de Cantorery, que M. Bouchot a pris une variante pour son édition.

L'Homme à quarante écus parut en février 1768. Il fut condamné par la cour de Rome, par décret du 29 décembre 1771. Il avait déjà été proscrit et brûlé par arrêt du Parlement de Paris, en 1768.

Voltaire qui voulait être universel, avait un peu la manie économique, qui était alors fort à la mode. Il y a certainement dans son ouvrage plus de connaissances que dans celle partie que l'on entrouverait dans beaucoup d'autres du siècle précédent ; mais, malgré cela, ce n'est qu'un ouvrage frivole et superficiel, à une époque où l'on avait approfondi cette science. L'auteur a voulu attaquer dans cette brochure un projet intitulé : "La richesse de l'état (par M. Rousseau de la Tour), 1763, in-4 et in-8, ainsi que "l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques" (par M. le Mercier de la Rivière), Paris, 1767, in-4 ou 2 vol. in-12.

LA PRINCESSE DE BABILONE.

par Voltaire.

LONDRES.

M DCC LXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 DEC 1988
OF OXFORD
LIBRARY

LA PRINCESSE DE BABILONE.

§. 1.

LE vieux Bélus Roi de Babilone ſe croyait le premier homme de la terre ; car tous ſes courtiſans le lui diſaient & ſes hiſtorio-graphes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuſer en lui ce ridicule c'eſt qu'en effet ſes prédéceſſeurs avaient bâti Babilone plus de trente mille ans avant lui, & qu'il l'avait embellie. Il fait que ſon palais & ſon parc ſitués à quelques paraſanges de Babilone, s'étendaient entre l'Euphrate & le Tigre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaſte maiſon de trois mille pas de

façade s'élevait jusqu'aux nues. La plate-forme était entourée d'une baluſtrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les ſtatues coloſſales de tous les Rois & de tous les grands hommes de l'Empire. Cette plate-forme compoſée de deux rangs de briques couvertes d'une épaiſſe ſurface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre: & ſur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de palmiers, de gérofliers, de cocotiers, de caneliers, qui formaient des allées impénétrables aux rayons du ſoleil.

Les eaux de l'Euphrate élevées par des pompes dans cent colonnes creuſées, venaient dans ces jardins remplir de vaſtes baſſins de marbre; & retombant enſuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des caſcades de ſix mille pieds de longueur, & cent mille jets-d'eau, dont la hauteur pouvait à peine être apperçue; elle retournaient enſuite dans l'Euphrate dont elles étaient parties. Les jardins de Sémiramis qui étonnerent l'Aſie pluſieurs ſiecles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques

ques merveilles; car du tems de Sémiramis tout commençait à dégénérer chez les hommes & chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babilone, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du Roi nommée Formosante. Ce fut d'après ses portraits & ses statues que dans la suite des siecles Praxitele sculpta son Aphrodite, & celle qu'on nomma la Vénus aux belles fesses. Quelle différence, ô ciel! de l'original aux copies! Aussi Bélus était plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans; il lui fallait un époux digne d'elle: mais où le trouver? Un ancien oracle avait ordonné que Formosante ne pourrait apartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de Nembrod. Ce Nembrod le fort chasseur devant le Seigneur, avait laissé un arc de sept pieds babiloniques de haut, d'un bois d'ébene plus dur que le fer du mont Caucase qu'on travaille dans les forges de Derbent; & nul mortel depuis Nembrod n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc tuerait le lion le plus terrible

rible & le plus dangereux qui ſerait lâché dans le cirque de Babilone. Ce n'était pas tout; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion devait terraſſer tous ſes rivaux; mais il devait ſur-tout avoir beaucoup d'eſprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, & poſſéder la choſe la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il ſe préſenta trois Rois qui oſerent diſputer Formoſante, le Pharaon d'Egypte, le Shac des Indes, & le grand Kan des Scythes. Belus aſſigna le jour & le lieu du combat à l'extrêmité de ſon parc, dans le vaſte eſpace bordé par les eaux de l'Euphrate & du Tigre réunies. On dreſſa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cens mille ſpectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du Roi, qui devait paraître avec Formoſante accompagnée de toute la Cour; & à droite & à gauche entre le trône & l'amphithéâtre, étaient d'autres trônes & d'autres ſieges pour les trois Rois, & pour tous les autres Souverains qui ſeraient curieux de venir voir cette auguſte cérémonie.

Le

Le Roi d'Egypte arriva le premier, monté sur le bœuf Apis*, & tenant en main le sistre d'Isis. Il était suivi de deux mille prêtres vétus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille eunuques, de deux mille magiciens, & de deux mille guerriers.

Le Rois des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphans. Il avait une suite encore plus nombreuse & plus brillante que le Pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le Roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choisis, armés d'arcs & de fleches. Sa monture était un tigre superbe qu'il avait dompté, & qui était aussi haut que les plus beaux chevaux de Perse. La taille de ce Monarque imposante & majestueuse, effaçait celle de ses rivaux; ses bras nuds aussi nerveux que blancs semblaient déja tendre l'arc de Nembrod.

Les trois Princes se prosternerent d'abord devant Bélus & Formosante. Le Roi d'Egypte offrit à la Princesse les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zebres, deux rats d'Egypte, &

* Qu'on adorait à Egypte par tout à ce tems

deux momies, avec les livres du grand Hermès qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare sur la terre.

Le Roi des Indes lui offrit cent éléphans qui portaient chacun une tour de bois doré, & mit à ses pieds le Veidam écrit de la main de Xaca lui-même.

Le Roi des Scythes qui ne savait ni lire ni écrire, présenta cent chevaux de bataille couverts de housses de peaux de renards noirs.

La Princesse baissa les yeux devant ses amans, & s'inclina avec des graces aussi modestes que nobles.

Bélus fit conduire ces Monarques sur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai-je trois filles? leur dit-il; je rendrais aujourd'hui six personnes heureuses. Ensuite, il fit tirer au sort à qui essayerait le premier l'arc de Nembrod. On mit dans un casque d'or les noms des trois prétendans. Celui du Roi d'Egypte sortit le premier; ensuite parut le nom du Roi des Indes. Le Roi Scythe en regardant l'arc & ses rivaux, ne se plaignit point d'être le troisieme.

Tandis

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages & vingt mille jeunes filles distribuaient sans confusion des rafraîchissemens aux spectateurs entre les rangs des siéges. Tout le monde avouait que les Dieux n'avaient établi les Rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fussent diversifiées, que la vie est trop courte pour en user autrement, que les procès, les intrigues, la guerre, les disputes des prêtres qui consument la vie humaine sont des choses absurdes & horribles, que l'homme n'est né que pour la joie, qu'il n'aimerait pas les plaisirs passionnément & continuellement s'il n'était pas formé pour eux; que l'essence de la nature humaine est de se réjouir, & que tout le reste est folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces essais qui devaient décider de la destinée de Formosante, un jeune inconnu monté sur une Licorne, accompagné de son valet monté de même, & portant sur le poing un gros oiseau, se présente à la barriere. Les gardes furent surpris de voir en cet équipage

une figure qui avait l'air de la divinité. C'était, comme on a dit depuis, le visage d'Adonis sur le corps d'Hercule; c'était la Majesté avec les graces. Ses sourcils noirs & ses longs cheveux blonds, mélange de beauté inconnue à Babilone, charmerent l'assemblée: tout l'amphithéâtre se leva pour le mieux regarder: toutes les femmes de la Cour fixerent sur lui des regards étonnés. Formosante elle-même qui baissait toujours les yeux, les releva & rougit: les trois Rois pâlirent: tous les spectateurs en comparant Formosante avec l'inconnu, s'écriaient, il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la Princesse.

Les huissiers saisis d'etonnement lui demenderent s'il était Roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curiosité pour voir s'il y avait des Rois qui fussent dignes de Formosante. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéâtre, lui, son valet, ses deux Licornes & son oiseau. Il salua profondément Bélus, sa fille, les trois Rois, & toute l'assemblée. Puis il prit

place

place en rougiſſant. Ses deux Licornes ſe coucherent à ſes pieds, ſon oiſeau ſe percha ſur ſon épaule & ſon valet qui portait un petit ſac, ſe mit à côté de lui.

Les épreuves commencerent. On tira de ſon étui d'or l'arc de Nembrod. Le grand-maître des cérémonies ſuivi de cinquante pages & précédé de vingt trompettes, le préſenta au Roi d'Egypte qui le fit bénir par ſes prêtres; & l'ayant poſé ſur la tête du bœuf Apis, il ne douta pas de remporter cette premiere victoire. Il deſcend au milieu de l'arêne, il eſſaje, il épuiſe ſes forces, il fait des contorſions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, & qui font même ſourire Formoſante.

Son grand Aumônier s'aprocha de lui: Que Vôtre Majeſté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui eſt celui des muſcles & des nerfs; vous triompherez dans tout le reſte. Vous vaincrez le Lion puiſque vous avez le ſabre d'Oſiris. La princeſſe de Babilone doit apartenir au Prince qui a le plus d'eſprit, & vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouſer le plus vertueux, vous l'êtes, puiſque vous avez été

élevé

élevé par les prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, & vous avez donné les deux plus beaux crocodiles & les deux plus beaux rats qui soient dans le Delta. Vous possédes le bœuf Apis & les livres d'Hermès, qui sont la chose la plus rare de l'univers. Personne ne peut vous disputer Formosante. Vous avez raison, dit le Roi d'Egypte, & il se remit sur son trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du Roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours, & se consola en présumant que le Roi des Scythes ne serait pas plus heureux que lui.

Le Scythe manie l'arc à son tour. Il joignoit l'adresse à la force; l'arc parut prendre quelque élasticité entre ses mains, il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéâtre à qui la bonne mine de ce Prince inspirait des inclinations favorables, gemit de son peu de succès & jugea que la belle Princesse ne serait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu descendit d'un saut dans l'arêne, & s'adressant au Roi des Scythes: Que Vôtre Majesté, lui dit-il,

ne

ne s'étonne point de n'avoir pas entiérement réussi. Ces arcs d'ébene se font dans mon pays; il n'y a qu'un certain tour à donner. Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier, que je n'en peux avoir à le tendre. Aussi-tôt il prit une fléche, l'ajusta sur la corde, tendit l'arc de Nembrod, & fit voler la fléche bien au délà des barrieres. Un million de mains aplaudit à ce prodige. Babilone retentit d'acclamations, & toutes les femmes disaient, quel bonheur qu'un si beau garçon ait tant de force!

Il tira ensuite de sa poche un petite lame d'yvoire, écrivit sur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'yvoire à l'arc, & présenta le tout à la Princesse avec une grace qui ravissait tous les assistans. Puis il alla modestement se remettre à sa place entre son oiseau & son valet. Babilone entiere était dans la surprise. Les trois Rois étaient confondus, & l'inconnu ne paraissait pas s'en apercevoir.

Formosante fut encore plus étonnée en lisant sur la tablette d'yvoire attachée à l'arc ces petits vers en beau langage Caldéen.

L'ar

L'arc de Nembrod eſt celui de la guerre;
L'arc de l'amour eſt celui du bonheur;
Vous le portez. Par vous ce Dieu vainqueur.
Eſt devenu le maître de la terre.
Trois Rois puiſſans, trois rivaux aujourd'hui
Oſent prétendre à l'honneur de vous plaire.
Je ne ſais pas qui votre cœur préfere,
Mais l'univers ſera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la Princeſſe. Il fut critiqué par quelques Seigneurs de la vieille Cour qui dirent qu'autrefois dans le bon temps on aurait comparé Bélus au Soleil, & Formoſante à la Lune, ſon cou à une tour & ſa gorge à un boiſſeau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination, & qu'il s'écartait des regles de la véritable poëſie; mais toutes les dames trouverent les vers fort galants. Elles s'émerveillerent qu'un homme qui bandait ſi bien un arc eût tant d'eſprit. La Dame d'honneur de la Princeſſe lui dit: Madame, voilà bien des talens en pure perte. De quoi ſervira à ce jeune homme ſon eſprit & l'arc de Nembrod? à le faire admirer, répondit Formoſante. Ah! dit la Dame d'honneur entre ſes dents, encore un madrigal, & il pourrait bien être aimé.

Cepen-

Cependant Bélus ayant consulté ses mages déclara qu'aucun des trois Rois n'ayant pu bander l'arc de Nembrod, il n'en fallait pas moins marier sa fille, & qu'elle appartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand Lion qu'on nourrissait exprès dans sa ménagerie. Le Roi d'Egypte qui avait été élevé dans toute la sagesse de son pays, trouva qu'il était fort ridicule d'exposer un Roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la possession de Formosante était d'un grand prix ; mais il prétendait que si le Lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouser cette belle Babilonienne. Le Roi des Indes entra dans les sentimens de l'Egyptien ; tous deux conclurent que le Roi de Babilone se moquait d'eux ; qu'il fallait faire venir des armées pour le punir ; qu'ils avaient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres sans qu'il en coutât un cheveu à leurs têtes sacrées ; qu'ils détrôneraient aisément le Roi de Babilone, & qu'ensuite ils tireraient au sort la belle Formosante.

Cet accord étant fait; les deux Rois dépêcherent chacun dans leur pays un ordre exprès d'assembler une armée de trois cens mille hommes pour enlever Formosante.

Cependant, le Roi des Scythes descendit seul dans l'arêne le cimetetre à la main. Il n'était pas éperduement épris des charmes de Formosante; la gloire avait été jusques-là sa seule passion, elle l'avait conduit à Babilone. Il voulait faire voir que si les Rois de l'Inde & de l'Egypte étaient assez prudens pour ne se pas compromettre avec des lions, il était assez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, & qu'il réparerait l'honneur du diadéme. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul, légérement armé, couvert d'un casque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles griffes semblaient capables de déchirer les trois Rois à la fois, & sa vaste gueule de les dévorer. Ses affreux rugissemens faisaient

saient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre d'une course rapide. Le courageux Schyte enfonce son épée dans le gozier du lion; mais la pointe rencontrant une de ces épaisses dents que rien ne peut percer, se brise en éclats; & le monstre des forêts, furieux de sa blessure, imprimait déja ses ongles sanglans dans les flancs du Monarque.

Le jeune inconnu touché du péril d'un si brave Prince, se jette dans l'arêne plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carrousels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de Maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boëte, il la présente au Roi Scythe, en lui disant: Votre Majesté trouvera dans cette petite boëte le véritable dictame* qui croît dans mon pays. Vos glorieuses blessures seront guéries en un moment. Le hazard seul vous a empêché de triompher du lion; votre valeur n'en est pas moins admirable.

Le Roi Scythe plus sensible à la reconnaissance qu'à la jalousie, remercia son libéra-

* une herbe merveilleuse, qui a guerit toutes les

bérateur, & après l'avoir tendrement embraſſé, rentra dans ſon quartier pour apliquer le dictame ſur ſes bleſſures.

L'inconnu donna la tête du lion à ſon valet ; celui-ci après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au-deſſous de l'amphithéâtre, & en avoir fait écouler tout le ſang, tira un fer de ſon petit ſac, arracha les quarante dents du lion, & mit à leur place quarante diamans d'une égale groſſeur.

Son maître avec ſa modeſtie ordinaire ſe remit à ſa place ; il donna la tête du lion à ſon oiſeau : Bel oiſeau, dit-il, allez porter aux pieds de Formoſante ce faible hommage. L'oiſeau part tenant dans une de ſes ſerres le terrible trophée ; il le préſente à la Princeſſe en baiſſant humblement le cou, & en s'aplatiſſant devant elle. Les quarante brillans éblouirent tous les yeux. On ne connaiſſait pas encore cette magnificence dans la ſuperbe Babilone : l'émeraude, la topaſe, le ſaphir & le pirope étaient regardés encore comme les plus précieux ornemens. Bélus & toute la Cour étaient ſaiſis d'admiration. L'oiſeau qui offrait

fait ce préſent les ſurprit encore davantage. Il était de la taille d'une aigle, mais ſes yeux étaient auſſi doux & auſſi tendres que ceux de l'aigle ſont fiers & menaçans. Son bec était couleur de roſe, & ſemblait tenir quelque choſe de la belle bouche de Formoſante. Son cou raſſemblait toutes les couleurs de l'Iris, mais plus vives & plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait ſur ſon plumage. Ses pieds paraiſſaient un mélange d'argent & de pourpre; & la queue des beaux oiſeaux qu'on attela depuis au char de Junon n'aprochait pas de la ſienne.

L'attention, la curioſité, l'étonnement, l'extaſe de toute la Cour, ſe partageaient entre les quarante diamans & l'oiſeau. Il s'était perché ſur la baluſtrade entre Bélus & ſa fille Formoſante; elle le flattait, le careſſait, le baiſait. Il ſemblait recevoir ſes careſſes avec un plaiſir mêlé de reſpect. Quand la Princeſſe lui donnait des baiſers, il les rendait, & la regardait enſuite avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biſcuits & des piſtaches qu'il prenait de ſa patte purpurine & argentée, & qu'il portait

nait à son bec avec des graces inexprimables.

Bélus qui avait considéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ses provinces pouvait à peine payer un présent si riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient destinés aux trois Monarques. Ce jeune homme, disait-il, est sans doute le fils du Roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique qui est, dit-on, voisine du Royaume d'Egypte.

Il envoya sur le champ son grand écuyer complimenter l'inconnu, & lui demander s'il était souverain ou fils de souverain d'un de ces Empires, & pourquoi possédant de si étonnans trésors il étoit venu avec un valet & un petit sac?

Tandis que le grand écuyer avançait vers l'amphithéâtre pour s'acquitter de sa commission, arriva un autre valet sur une licorne. Ce valet adressant la parole au jeune homme, lui dit: Ormar votre pere touche à l'extrémité de sa vie, & je suis

venu

venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, versa des larmes, & ne repondit que par ce mot, *Partons.*

Le grand écuyer après avoir fait les complimens de Bélus au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamans, au maître du bel oiseau, demanda au valet de quel royaume était souverain le Pere de ce jeune héros? Le valet répondit: Son Pere est un vieux berger qui est fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien l'inconnu étant déja monté sur sa licorne, il dit au grand écuyer: Seigneur, daignez me mettre aux pieds de Bélus & de sa fille. J'ose la supplier d'avoir grand soin de l'oiseau que je lui laisse; il est unique comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair; les deux valets le suivirent, & on les perdit de vue.

Formosante ne put s'empêcher de jetter un grand cri. L'oiseau se retournant vers l'amphithéâtre où son maître avait été assis, parut très-affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixement la Princesse, & frottant

doucement ſa belle main de ſon bec, il ſembla ſe vouer à ſon ſervice.

Bélus, plus étonné que jamais, aprenant que ce jeune homme ſi extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui; mais bientôt on lui rapporta que les licornes ſur leſquelles ces trois hommes couraient, ne pouvaient être atteintes, & qu'au galop dont elles allaient, elles devaient faire cent lieues par jour.

§ 2.

Tout le monde reſonnait ſur cette avanture étrange, & s'épuiſait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans? pourquoi eſt-il monté ſur une licorne? On s'y perdait, & Formoſante en carreſſant ſon oiſeau, était plongée dans une rêverie profonde.

La Princeſſe Aldée ſa couſine iſſue de germaine, trés-bien faite, & preſque auſſi belle que Formoſante, lui dit: Ma couſine, je ne ſais pas ſi ce jeune demi-dieu eſt le fils d'un berger; mais il me ſemble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de

de Nembrod, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a fait pour vous un aſſez joli impromptu. Après les quarante énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne ſoit le plus généreux des hommes. Il poſſédait dans ſon oiſeau ce qu'il y a de plus rare ſur la terre. Sa vertu n'a point d'égale, puiſque pouvant demeurer auprès de vous, il eſt parti ſans délibérer dès qu'il a ſçu que ſon pere était malade. L'oracle eſt accompli dans tous ſes points, excepté dans celui qui exige qu'il terraſſe ſes rivaux; mais il a fait plus, il a ſauvé la vie du ſeul concurrent qu'il pouvait craindre; & quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aiſément.

Tout ce que vous dites eſt bien vrai, répondit Formoſante. Mais eſt-il poſſible que le plus grand des hommes, & peut-être même le plus aimable, ſoit le fils d'un berger?

La Dame d'honneur ſe mêlant de la converſation, dit que très-ſouvent ce mot de berger était apliqué aux Rois; qu'on les

appelait bergers parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau ; que c'était sans doute une mauvaise plaisanterie de son valet, que ce jeune héros n'était venu si mal accompagné que pour faire voir combien son seul mérite était au-dessus du faste des Rois, & pour ne devoir Formosante qu'à lui-même. La Princesse ne répondit qu'en donnant à son oiseau mille tendres baisers.

On préparait cependant un grand festin pour les trois Rois, & pour tous les Princes qui étaient venus à la fête. La fille & la nièce du Roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les Rois des présens dignes de la magnificence de Babilone. Bélus, en attendant qu'on servît, assembla son Conseil sur le mariage de la belle Formosante, & voici comme il parla en grand politique.

Je suis vieux, je ne sais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui la mériterait, n'est qu'un vil berger. Le Roi des Indes & celui d'Egypte sont des poltrons ; le Roi des Scythes me conviendrait assez, mais il n'a rempli aucune des conditions imposées. Je vais encore consulter l'oracle.

l'oracle. En attendant, délibérez, & nous conclurons ſuivant ce que l'oracle aura dit; car un Roi ne doit ſe conduire que par l'ordre exprès des Dieux immortels.

Alors il va dans ſa Chapelle; l'oracle lui répond en peu de mots ſuivant ſa coutume: *Ta fille ne ſera mariée que quand elle aura couru le monde.* Bélus étonné revient au Conſeil & rapporte cette réponſe.

Tous les miniſtres avaient un profond reſpect pour les oracles; tous convenaient, ou feignaient de convenir qu'ils étaient le fondement de la Religion; que la raiſon doit ſe taire devant eux; que c'eſt par eux que les Rois régnent ſur les peuples, & les Mages ſur les Rois; que ſans les oracles il n'y aurait ni vertu, ni repos ſur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, preſque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne fallait pas lui obéir; que rien n'était plus indécent pour une fille, & ſur tout pour celle du grand Roi de Babilone, que d'aller courir ſans ſavoir où; que c'était le vrai moyen de n'être point mariée, où de faire un mariage clandeſtin, hon-

teux & ridicule; qu'en un mot, cet oracle n'avait pas le sens commun.

Le plus jeune des ministres nommé Onadase, qui avait plus d'esprit qu'eux, dit que l'oracle entendait sans doute quelque pélerinage de dévotion, & qu'il s'offrait à être conducteur de la Princesse. Le Conseil revint à son avis, mais chacun voulut servir d'Ecuyer. Le Roi décida que la Princesse pourrait aller à trois cens parasanges sur le chemin de l'Arabie, à un Temple dont le Saint avait la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles, & que ce serait le Doyen du Conseil qui l'accompagnerait. Après cette décision, on alla souper.

§. 3.

Au milieu des jardins, entre deux cascades, s'élevait un salon ovale de trois cens pieds de diametre, dont la voûte d'azur semée d'étoiles d'or représentait toutes les constellations avec les planettes, chacune à leur véritable place; & cette voute tournait ainsi que le ciel par des machines aussi invisibles que le sont celles qui dirigent les mouvemens célestes. Cent mille flambeaux enfermés

enfermés dans des cilindres de criſtal de roche, éclairaient les dehors & l'intérieur de la ſalle à manger. Un buffet en gradins portait vingt mille vaſes ou plats d'or; & vis-à-vis le buffet, d'autres gradins étaient remplis de muſiciens. Deux autres amphithéâtres étaient chargés, l'un des fruits de toutes les ſaiſons, l'autre d'amphores de criſtal où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartimens qui figuraient des fleurs & des fruits, tous en pierres précieuſes. La belle Formoſante fut placée entre le Roi des Indes & celui d'Egypte; la belle Aldée auprès du Roi des Scythes. Il y avait une trentaine de Princes, & chacun d'eux était à côté d'une des plus belles Dames du palais.

Le Roi de Babilone au milieu, vis-à-vis de ſa fille, paraiſſait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier, & le plaiſir de la garder encore. Formoſante lui demanda la permiſſion de mettre ſon oiſeau ſur la table à côté d'elle. Le Roi le trouve très-bon.

La

La muſique qui ſe fit entendre, donna une pleine liberté à chaque Prince d'entretenir ſa voiſine. Le feſtin parut auſſi agréable que magnifique. On avait ſervi devant Formoſante un ragoût que le Roi ſon pere aimait beaucoup. La Princeſſe dit qu'il fallait le porter devant ſa Majeſté ; auſſi-tôt l'oiſeau ſe ſaiſit du plat avec une dextérité merveilleuſe, & va le préſenter au Roi. Jamais on ne fut plus étonné à ſouper. Bélus lui fit autant de careſſes que ſa fille. L'oiſeau reprit enſuite ſon vol pour retourner auprès d'elle. Il déployait en volant une ſi belle queue, ſes aîles étendues étalaient tant de brillantes couleurs, l'or de ſon plumage jettait un éclat ſi éblouiſſant, que tous les yeux ne regardaient que lui. Tous les concertans ceſſerent leur muſique & demeurerent immobiles. Perſonne ne mangeait, perſonne ne parlait, on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La Princeſſe de Babilone le baiſa pendant tout le ſouper, ſans ſonger ſeulement s'il y avait des Rois dans le monde. Ceux des Indes & d'Egypte ſentirent redoubler leur dépit & leur indignation, & chacun d'eux ſe promit bien

de

de hâter la marche de ſes trois cens mille hommes pour ſe venger.

Pour le Roi des Scythes, il était occupé à entretenir la belle Aldée : ſon cœur altier mépriſant ſans dépit les inattentions de Formoſante, avait conçu pour elle plus d'indifférence que de colere. Elle eſt belle, diſait-il, je l'avoue, mais elle me paraît de ces femmes qui ne ſont occupées que de leur beauté, & qui penſent que le genre humain doit leur être bien obligé quand elles daignent ſe laiſſer voir en public. On n'adôre point des idoles dans mon pays. J'aimerais mieux une laidron complaiſante & attentive, que cette belle ſtatue. Vous avez, Madame, autant de charmes qu'elle, & vous daignez au moins faire converſation avec les étrangers. Je vous avoue avec la franchiſe d'un Scyte, que je vous donne la préférence ſur vôtre couſine. Il ſe trompait pourtant ſur le caractere de Formoſante : elle n'était pas ſi dédaigneuſe qu'elle le paraiſſait ; mais ſon compliment fut très-bien reçu de la Princeſſe Aldée. Leur entretien devint fort intéreſſant : ils étoient très-contens, & déja ſûrs l'un de l'autre avant qu'on ſortît de table.

Après

Après le ſouper on alla ſe promener dans les boſquets. Le Roi des Scythes & Aldée ne manquerent pas de chercher un cabinet ſolitaire. Aldée qui était la franchiſe même, parla ainſi à ce Prince.

Je ne hais point ma couſine, quoiqu'elle ſoit plus belle que moi, & qu'elle ſoit deſtinée au trône de Babilone: l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfere la Scythie avec vous à la Couronne de Babilone ſans vous. Mais cette Couronne m'apartient de droit, s'il y a des droits dans le monde; car je ſuis de la branche aînée de Nembrod, & Formoſante n'eſt que de la cadette. Son grand-pere détrôna le mien & le fit mourir.

Telle eſt donc la force du ſang dans la maiſon de Babilone! dit le Scythe. Comment s'appellait vôtre grand-pere? Il ſe nommait Aldée comme moi; mon pere avait le même nom; il fut relegué au fond de l'Empire avec ma mere: & Bélus après leur mort ne craignant rien de moi voulut bien m'élever auprès de ſa fille. Mais il a décidé que je ne ſerais jamais mariée.

Je veux venger vôtre pere & vôtre grand-pere, & vous, dit le Roi des Scythes. Je vous réponds que vous ſerez mariée; je vous enleverai après demain de grand matin; car il faut dîner demain avec le Roi de Babilone, & je reviendrai ſoutenir vos droits avec une armée de trois cens mille hommes. Je le veux bien, dit la belle Aldée; & après s'être donné leur parole d'honneur, ils ſe ſéparerent.

Il y avait longtems que l'incomparable Formoſante s'était allée coucher. Elle avait fait placer à côté de ſon lit un petit oranger dans une caiſſe d'argent, pour y faire repoſer ſon oiſeau. Ses rideaux étaient fermés, mais elle n'avait nulle envie de dormir. Son cœur & ſon imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ſes yeux: elle le voyait tirant une fléche avec l'arc de Nembrod; elle le contemplait coupant la tête du Lion; elle récitait ſon madrigal; enfin, elle le voyait s'échapper de la foule, monté ſur ſa licorne; alors elle éclatait en ſanglots; elle s'écriait avec larmes, Je ne le reverrai donc plus, il ne reviendra pas.

TAYLOR INST. Oxford

Il reviendra, Madame, lui répondit l'oiſeau du haut de ſon oranger, peut-on vous avoir vue & ne pas vous revoir?

O ciel! ô puiſſances éternelles! mon oiſeau parle le pur Caldéen! En diſant ces mots elle tire ſes rideaux, lui tend les bras, ſe met à genoux ſur ſon lit; Etes-vous un Dieu deſcendu ſur la terre? êtes-vous le grand Oroſmade caché ſous ce beau plumage? Si vous êtes un Dieu, rendez-moi ce beau jeune homme.

Je ne ſuis qu'une volatile, réplique l'autre; mais je nâquis dans le temps que toutes les bêtes parloient encore, & que les oiſeaux, les ſerpens, les ânesſes, les chevaux & les grifons s'entretenaient familiérement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde, de peur que vos Dames d'honneur ne me priſſent pour un ſorcier: je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formoſante interdite, égarée, enyvrée de tant de merveilles, agitée de l'empreſſement de faire cent queſtions à la fois, lui demanda d'abord quel âge il avait. Vingt-ſept mille neuf cens ans & ſix mois, Madame;

dame; je suis de l'âge de la petite révolution du ciel, que vos mages appellent la précession des équinoxes, & qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues, aussi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'appris le Caldéen dans un de mes voyages. J'ai toujours conservé beaucoup de goût pour la langue Caldéenne; mais les autres animaux mes confreres ont renoncé à parler dans vos climats. — Et pourquoi cela, mon divin oiseau? — Hélas, c'est parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger, au lieu de converser & de s'instruire avec nous. Les barbares! ne devaient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes sentimens, les mêmes besoins, les mêmes desirs, nous avions ce qui s'appelle une ame tout comme eux; que nous étions leurs freres, & qu'il ne fallait cuire & manger que les méchans? Nous sommes tellement vos freres, que le grand être, l'être éternel & formateur, ayant fait un

pacte

pacte avec les hommes (*), nous compris expreſſément dans le traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre ſang, & à nous de ſuccer le vôtre.

Les fables de votre ancien Locman, traduites en tant de langues, ſeront un témoignage éternellement ſubſiſtant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots *du tems que les bêtes parlaient.* Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens, mais ils ont réſolu de ne point répondre depuis qu'on les a forcés à coups de fouet d'aller à la chaſſe, & d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les lièvres & les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poëmes dans leſquels les chevaux parlent, & vos cochers leur adreſſent la parole tous les jours, mais c'eſt avec tant de groſſiéreté, & en prononçant des mots ſi infâmes, que les chevaux

(*) Voyez le chap. 9. de la Geneſe, & les chapitres 13. 18. & 19. de l'Eccléſiaſte.

vaux qui vous aimaient tant autrefois vous déteſtent aujourd'hui.

Le pays où demeure vôtre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, eſt demeuré le ſeul où vôtre eſpece ſache encore aimer la nôtre & lui parler; & c'eſt la ſeule contrée de la terre où les hommes ſoient juſtes.

Et où eſt-il ce pays de mon cher inconnu? quel eſt le nom de ce héros? comment ſe nomme ſon Empire? car je ne croirai pas plus qu'il eſt un berger, que je ne crois que vous êtes une chauveſouris.

Son pays, Madame, eſt celui des Gangarides, peuple vertueux & invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami eſt Amazan. Il n'eſt pas Roi; & je ne ſais même s'il voudroit s'abaiſſer à l'être; il aime trop ſes compatriotes: il eſt berger comme eux. Mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers reſſemblent aux vôtres, qui couverts à peine de lambeaux déchirés gardent des moutons infiniment mieux habillés qu'eux, qui gémiſſent ſous le fardeau de la pauvreté, & qui payent à un exacteur la moitié des gages

chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers Gangarides nés tous égaux, ſont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternellement fleuris. On ne les tue jamais, c'eſt un crime horrible vers le Gange de tuer & de manger ſon ſemblable. Leur laine plus fine & plus brillante que la plus belle ſoye, eſt le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les deſirs de l'homme. Ces gros diamans qu'Amazan a eu l'honneur de vous offrir, ſont d'une mine qui lui apartient. Cette Licorne que vous l'avez vû monter, eſt la monture ordinaire des Gangarides. C'eſt le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible & le plus doux qui orne la terre. Il ſuffirait de cent Gangarides & de cent Licornes, pour diſſiper des armées innombrables. Il y a environ deux ſiecles qu'un Roi des Indes fut aſſez fou pour vouloir conquérir cette nation: Il ſe preſenta ſuivi de dix mille éléphans & d'un million de guerriers. Les Licornes percerent les éléphans comme j'ai vû ſur votre table des moyettes enfilés dans des

des brochettes d'or. Les guerriers tombaient sous le sabre des Gangarides, comme les moissons de riz sont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le Roi prisonnier avec plus de six cens mille hommes. On le baigna dans les eaux salutaires du Gange, on le mit au régime du pays, qui consiste à ne se nourrir que de végétaux prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui respire. Les hommes alimentés de carnage & abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un sang aigri & aduste qui les rend fous en cent manieres différentes. Leur principale démence est la fureur de verser le sang de leurs freres, & de dévaster des plaines fertiles pour régner sur des cimetieres. On employa six mois entiers à guérir le Roi des Indes de sa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avait le pouls plus tranquile, & l'esprit plus rassis, ils en donnerent le certificat au Conseil des Gangarides. Ce Conseil ayant pris l'avis des Licornes renvoya humainement le Roi des Indes, sa sotte cour, & ses imbécilles guerriers dans leur pays. Cette leçon les rendit sages, &

depuis ce temps les Indiens reſpecterent les Gangarides, comme les ignorans qui voudraient s'inſtruire, reſpectent parmi vous les philoſophes Caldéens qu'ils ne peuvent égaler. A propos, mon cher oiſeau, lui dit la Princeſſe, y a-t-il une religion chez les Gangarides? — S'il y en a une? Madame, nous nous aſſemblons pour rendre grace à Dieu les jours de la pleine Lune; les hommes dans un grand Temple de cèdre, les femmes dans un autre de peur des diſtractions; tous les oiſeaux dans un bocage, les quadrupedes ſur une belle pelouſe. Nous remercions Dieu de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons ſurtout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle eſt la patrie de mon cher Amazan, c'eſt-là que je demeure; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inſpiré d'amour. Si vous m'en croyez, nous partirons enſemble, & vous irez lui rendre ſa viſite.

Vraiment, mon oiſeau, vous faites-là un joli métier, répondit en ſouriant la Princeſſe, qui brûlait d'envie de faire le voyage, & qui n'oſait le dire. Je ſers mon ami, dit l'oiſeau, & après le bonheur de vous

vous aimer, le plus grand eſt celui de ſervir vos amours.

Formoſante ne ſavait plus où elle en était; elle ſe croyait tranſportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avait vu dans cette journée, tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, & ſurtout ce qu'elle ſentait dans ſon cœur, la plongeait dans un raviſſement qui paſſait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés Muſulmans, quand dégagés de leurs liens terreſtres, ils ſe voient dans le neuvieme ciel entre les bras de leurs Ouris, environnés & pénétrés de la gloire & de la félicité céleſtes.

§. 4.

Elle paſſe toute la nuit à parler d'Amazan. Elle ne l'appellait plus que ſon berger; & c'eſt depuis ce temps-là que les noms de berger & d'amant ſont toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oiſeau ſi Amazan avait eu d'autres maîtreſſes. Il répondait que non, & elle était au comble de la joye. Tantôt elle voulait ſavoir à quoi il paſſait ſa vie; & elle apprenait avec

transport qu'il l'employait à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les secrets de la nature, à perfectionner son être. Tantôt elle voulait savoir si l'ame de son oiseau était de la même nature que celle de son amant, pourquoi il avait vécu près de vingt-huit mille ans, tandis que son amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf. Elle faisait cent questions pareilles auxquelles l'oiseau répondait avec une discrétion qui irritait sa curiosité. Enfin le sommeil ferma leurs yeux, & livra Formosante à la douce illusion des songes envoyés par les dieux, qui surpassent quelquefois la réalité même, & que toute la philosophie des Caldéens a bien de la peine à expliquer.

Formosante ne s'éveilla que très-tard. Il était petit jour chez elle quand le Roi son pere entra dans sa chambre. L'oiseau reçut sa Majesté avec une politesse respectueuse, alla au devant de lui, battit des aîles, allongea son cou, & se remit sur son oranger. Le Roi s'assit sur le lit de sa fille, que ses rêves avaient encore embellie. Sa grande barbe s'approcha de ce beau visage, & après lui avoir donné deux baisers, il lui parla en ces mots.

Ma

Ma chere fille, vous n'avez pu trouver hier un mari comme je l'eſpérais; il vous en faut un pourtant; le ſalut de mon Empire l'exige. J'ai conſulté l'oracle, qui comme vous ſavez ne ment jamais, & qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde. Il faut que vous voyagiez. — Ah! chez les Gangarides ſans doute, dit la Princeſſe; & en prononçant ces mots qui lui échapaient, elle ſentit bien qu'elle diſait une ſottiſe. Le Roi qui ne ſavoit pas un mot de géographie, lui demanda ce qu'elle entendait par des Gangarides? elle trouva aiſément une défaite. Le Roi lui apprit qu'il fallait faire un pélerinage; qu'il avait nommé les perſonnes de ſa ſuite, le doyen des Conſeillers d'Etat, le grand-aumônier, une dame d'honneur; un médecin, un apoticaire & ſon oiſeau avec tous les domeſtiques convenables.

Formoſante qui n'était jamais ſortie du palais du Roi ſon pere, & qui juſqu'à la journée des trois Rois & d'Amazan n'avait mené qu'une vie très inſipide dans l'étiquette du faſte & dans l'apparence des plaiſirs,

fut ravie d'avoir un pélerinage à faire. Qui sait, disait-elle tous bas à son cœur, si les Dieux n'inspireront pas à mon cher Gangaride le même desir d'aller à la même chapelle, & si je n'aurai pas le bonheur de revoir le pélerin? Elle remercia tendrement son Pere, en lui disant qu'elle avait eu toujours une secrette dévotion pour le Saint chez lequel on l'envoyait.

Bélus donna un excellent dîner à ses hôtes; il n'y avait que des hommes. C'étaient tous gens fort mal assortis; Rois, Princes, Ministres, Pontifes, tous jaloux les uns des autres; tous pesant leurs paroles, tous embarrassés de leurs voisins & d'eux-mêmes. Le repas fut triste, quoiqu'on y bût beaucoup. Les Princesses resterent dans leurs appartemens, occupées chacune de leur départ. Elles mangerent à leur petit couvert. Formosante ensuite alla se promener dans les jardins avec son cher oiseau, qui pour l'amuser vola d'arbre en arbre en étalant sa superbe queue & son divin plumage.

Le Roi d'Egypte qui était chaud de vin, pour ne pas dire yvre, demanda un arc & des

des fléches à un de ses pages. Ce Prince était à la vérité l'archer le plus mal adroit de son Royaume. Quand il tirait au blanc, la place où l'on était le plus en sureté était le but où il visait. Mais le bel oiseau en volant aussi rapidement que la fléche, se présenta lui-même au coup & tomba tout sanglant entre les bras de Formosante. L'Egyptien en riant d'un sot rire se retira dans son quartier. La Princesse perça le ciel de ses cris, fondit en larmes, se meurtrit les joues & la poitrine. L'oiseau mourant lui dit tout bas, brûlez-moi, & ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuse, à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, & de les exposer au soleil sur un petit bucher de gérofle & de canelle. Après avoir proféré ces paroles, il expira. Formosante resta longtems évanouïe, & ne revit le jour que pour éclater en sanglots. Son Pere partageant sa douleur, & faisant des imprécations contre le Roi d'Egypte, ne douta pas que cette avanture n'annonçat un avenir sinistre. Il alla vîte consulter l'Oracle de sa chapelle. L'Oracle répondit, *mélange de tout; mort vivant, infidélité*

TAYLOR

té & constance, perte & gain, calamités & bonheur. Ni lui, ni son Conseil n'y purent rien comprendre; mais enfin, il était satisfait d'avoir rempli ses devoirs de dévotion.

Sa fille éplorée pendant qu'il consultait l'Oracle, fit rendre à l'oiseau les honneurs funebres qu'il avait ordonnés, & résolut de le porter en Arabie au péril de ses jours. Il fut brûlé dans du lin incombustible avec l'oranger sur lequel il avait couché: elle en recueillit la cendre dans un petit vase d'or, tout entouré d'escarboucles & des diamans qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce devoir funeste, brûler tout en vie le détestable Roi d'Egypte! c'était-là tout son desir. Elle fit tuer dans son dépit les deux crocodiles, ses deux hippopotames, ses deux zebres, ses deux rats, & fit jetter ses deux momies dans l'Euphrate; si elle avait tenu son bœuf Apis, elle ne l'aurait pas épargné.

Le Roi d'Egypte outré de cet affront partit sur le champ pour faire avancer ses trois cens mille hommes. Le Roi des Indes voyant partir son allié s'en retourna le jour

jour même, dans le ferme deſſein de joindre ſes trois cens mille Indiens à l'armée Egyptienne. Le Roi de Scythie délogea dans la nuit avec la Princeſſe Aldée, bien réſolu de venir combattre pour elle à la tête de trois cens mille Scythes, & de lui rendre l'héritage de Babilone qui lui était dû, puiſquelle deſcendait de la branche aînée.

De ſon côté la belle Formoſante ſe mit en route à trois heures du matin avec ſa caravane de pélerins, ſe flattant bien qu'elle pourrait aller en arabie exécuter les dernieres volontés de ſon oiſeau, & que la juſtice des Dieux immortels lui rendrait ſon cher Amazan, ſans qui elle ne pouvait plus vivre.

Ainſi à ſon réveil le Roi de Babilone ne trouva plus perſonne. Comme les grandes fêtes ſe terminent! diſait-il, & comme elles laiſſent un vuide étonnant dans l'ame quand le fracas eſt paſſé! mais il fut tranſporté d'une colere vraiment royale, lorſqu'il apprit qu'on avait enlevé la Princeſſe Aldée. Il donna ordre qu'on éveillât tous ſes miniſtres, & qu'on aſſemblat le Conſeil. En attendant qu'ils vinſſent, il ne manqua pas

de

de conſulter ſon Oracle, mais il ne put jamais en tirer que ces paroles, ſi célebres depuis dans tout l'univers, *quand on ne marie pas les filles, elles ſe marient elles-mêmes.*

Auſſi-tôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cens mille hommes contre le Roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible allumée de tous les côtés, & elle fut produite par les plaiſirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée ſur la terre. L'Aſie allait être déſolée par quatre armées de trois cens mille combattans chacune. On ſent bien que la guerre de Troye qui étonna le monde quelques ſiecles après n'était qu'un jeu d'enfans en comparaiſon; mais auſſi on doit conſidérer que dans la querelle des Troyens il ne s'agiſſait que d'une vieille femme fort libertine qui s'était fait enlever deux fois; au lieu qu'ici il s'agiſſait de deux filles & d'un oiſeau.

Le Roi des Indes allait attendre ſon armée ſur le grand & magnifique chemin qui conduiſait alors en droiture de Babilone à Cachemire. Le Roi des Scythes courait avec Aldée par la belle route qui menait au

au mont Immaüs. Tous ces chemins ont disparu dans la suite par le mauvais gouvernement. Le Roi d'Egypte avoit marché à l'Occident, & côtoyait la petite mer Méditerranée, que les ignorans Hébreux ont depuis nommé la grande mer.

A l'égard de la belle Formosante, elle suivait le chemin de Bassora planté de hauts palmiers qui fournissaient un ombrage éternel, & des fruits dans toutes les saisons. Le Temple où elle allait en pélerinage était dans Bassora même. Le Saint à qui ce Temple avait été dédié, était à-peu-près dans le goût de celui qu'on adora depuis à Lampsaque. Non seulement il procurait des maris aux filles, mais il tenait lieu souvent de mari. C'était le Saint le plus fêté de toute l'Asie.

Formosante ne se souciait point du tout du Saint de Bassora; elle n'invoquait que son cher berger Gangaride, son bel Amazan. Elle comptait s'embarquer à Bassora, & entrer dans l'Arabie heureuse pour faire ce que l'oiseau mort avait ordonné.

A la troisieme couchée, à peine était-elle entrée dans une hôtellerie où ses fourriers

riers avaient tout préparé pour elle, qu'elle apprit que le Roi d'Egypte y entrait auſſi. Inſtruit de la marche de la Princeſſe par ſes eſpions, il avait ſur le champ changé de route ſuivi d'une nombreuſe eſcorte. Il arrive, il fait placer des ſentinelles à toutes les portes, il monte dans la chambre de la belle Formoſante, & lui dit: Mademoiſelle, c'eſt vous préciſément que je cherchais; vous avez fait très-peu de cas de moi lorſque j'étais à Babilone; il eſt juſte de punir les dédaigneuſes & les capricieuſes: vous aurez s'il vous plaît la bonté de ſouper avec moi ce ſoir; vous n'aurez point d'autre lit que le mien, & je me conduirai avec vous ſelon que j'en ſerai content.

Formoſante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte; elle ſavait que le bon eſprit conſiſte à ſe conformer à ſa ſituation; elle prit le parti de ſe délivrer du Roi d'Egypte par une innocente adreſſe; elle le regarda du coin de l'œil; ce qui pluſieurs ſiecles après s'eſt appellé lorgner; & voici comme elle lui parla, avec une modeſtie, une grace, une douceur, un embarras, & une foule de charmes qui auraient rendu

fou

fou le plus ſage des hommes, & aveuglé le plus clairvoyant.

Je vous avoue, Monſieur, que je baiſſai toujours les yeux devant vous, quand vous fites l'honneur au Roi mon pere de venir chez lui. Je craignais mon cœur, je craignais ma ſimplicité trop naïve: je tremblais que mon pere & vos rivaux ne s'aperçuſſent de la préférence que vous méritez ſi bien. Je puis à préſent me livrer à mes ſentimens. Je jure par le bœuf Apis, qui eſt après vous tout ce que je reſpecte le plus au monde, que vos propoſitions m'ont enchantée. J'ai déja ſoupé avec vous chez le Roi mon pere; j'y ſouperai bien encore ici ſans qu'il ſoit de la partie; tout ce que je vous demande, c'eſt que vôtre grand-aumônier boive avec nous; il m'a paru à Babilone un très-bon convive; j'ai d'excellent vin de Chiras, je veux vous en faire goûter à tous deux. A l'égard de vôtre ſeconde propoſition, elle eſt très-engageante, mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je vous regarde comme le plus grand des Rois & le plus aimable des hommes.

Ce discours fit tourner la tête au Roi d'Egypte ; il voulut bien que l'aumônier fût en tiers. J'ai encore une grace à vous demander, lui dit la Princesse, c'est de permettre que mon apoticaire vienne me parler ; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains soins, comme vapeurs de tête, battemens de cœur, coliques, étouffemens, auxquels il faut mettre un certain ordre dans de certaines circonstances ; en un mot, j'ai un besoin pressant de mon apoticaire, & j'espere que vous ne me refuserez pas cette légere marque d'amour.

Mademoiselle, lui répondit le Roi d'Egypte, quoiqu'un apoticaire ait des vues précisément opposées aux miennes, & que les objets de son art soient le contraire de ceux du mien, je sais trop bien vivre pour vous refuser une demande si juste : je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le souper ; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage ; vous devez aussi avoir besoin d'une femme de chambre, vous pourrez faire venir celle qui vous agréera davantage ; j'attendrai ensuite vos ordres

ordres & vôtre commodité. Il ſe retira; l'apoticaire & la femme de chambre nommée Irla arriverent. La Princeſſe avait en elle une entiere confiance; elle lui ordonna de faire aporter ſix bouteilles de vin de Chiras pour le ſouper, & d'en faire boire de pareil à tous les ſentinelles qui tenaient ſes officiers aux arrêts, puis elle recommanda à l'apoticaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de ſa pharmacie qui faiſaient dormir les gens vingt-quatre heures, & dont il était toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le Roi revint avec le grand-aumônier au bout d'une demi-heure: le ſouper fut très-gai; le Roi & le prêtre vuiderent les ſix bouteilles, & avouerent qu'il n'y avait pas de ſi bon vin en Egypte; la femme de chambre eut ſoin d'en faire boire aux domeſtiques qui avaient ſervi. Pour la Princeſſe, elle eut grande attention de n'en point boire, diſant que ſon médecin l'avait miſe au régime. Tout fut bien-tôt endormi.

L'aumônier du Roi d'Egypte avait la plus belle barbe que pût porter un homme de ſa ſorte. Formoſante la coupa très-adroi-

tement; puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à ſon menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre, & de toutes les marques de ſa dignité, habilla ſa femme de chambre en ſacriſtain de la Déeſſe Iſis; enfin s'étant munie de ſon urne & de ſes pierreries, elle ſortit de l'hôtellerie à travers les ſentinelles qui dormaient comme leur maître. La ſuivante avait eu ſoin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La Princeſſe ne pouvait mener avec elle aucun des officiers de ſa ſuite: ils auraient été arrêtés par les grandes gardes.

Formoſante & Irla paſſerent à travers des hayes de ſoldats, qui prenant la Princeſſe pour le grand-prêtre l'appellaient mon Révérendiſſime Pere en Dieu; & lui demandaient ſa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Baſſora avant que le Roi fût éveillé. Elles quitterent alors leur déguiſement, qui eût pû donner des ſoupçons. Elles frétérent au plus vîte un vaiſſeau, qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuſe. C'eſt cet Eden, dont les jardins furent ſi renommés qu'on en fit

depuis

depuis la demeure des juſtes ; ils furent le modele des Champs Eliſées, des Jardins des Heſpérides, & de ceux des Isles Fortunées ; car dans ces climats chauds les hommes n'imaginerent point de plus grande béatitude que les ombrages & les murmures des eaux. Vivre éternellement dans les Cieux avec l'Etre ſuprême, ou aller ſe promener dans le jardin, dans le Paradis, fut la même choſe pour les hommes qui parlent toujours ſans s'entendre, & qui n'ont pu gueres avoir encore d'idées nettes ni d'expreſſions juſtes.

Dès que la Princeſſe ſe vit dans cette terre, ſon premier ſoin fut de rendre à ſon cher oiſeau les honneurs funebres qu'il avait exigés d'elle. Ses belles mains dreſſerent un petit bucher de gérofle & de canelle. Quelle fut ſa ſurpriſe lors qu'ayant répandu les cendres de l'oiſeau ſur ce bucher, elle le vit s'emflammer de lui-même. Tout fut bientôt conſumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf, dont elle vit ſortir ſon oiſeau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la Princeſſe eût éprouvés dans

toute ſa vie; il n'y en avait qu'un qui pût lui être plus cher; elle le deſirait, mais elle ne l'eſpérait pas.

Je vois bien, dit elle à l'oiſeau, que vous êtes le Phénix dont on m'avait tant parlé. Je ſuis prête à mourir d'étonnement & de joye. Je ne croyais point à la réſurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue. La réſurrection, Madame, lui dit le Phénix, eſt la choſe du monde la plus ſimple. Il n'eſt pas plus ſurprenant de naître deux fois, qu'une. Tout eſt réſurrection dans ce monde; les chenilles reſſuſcitent en papillons, un noyau mis en terre reſſuſcite en arbre. Tous les animaux enſévelis dans la terre reſſuſcitent en herbes, en plantes, & nourriſſent d'autres animaux dont ils ſont bientôt une partie de la ſubſtance: toutes les particules qui compoſaient les corps ſont changées en différens êtres. Il eſt vrai que je ſuis le ſeul à qui le puiſſant Oroſmade ait fait la grace de reſſuſciter dans ſa propre nature.

Formoſante qui depuis le jour qu'elle vit Amazan & le Phénix pour la premiere fois, avait paſſé toutes ſes heures à s'étonner,

ner, lui dit: Je conçois bien que le grand Etre ait pu former de vos cendres un Phénix à-peu-près ſemblable à vous; mais que vous ſoyez préciſément la même perſonne, que vous ayez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'eſt devenue vôtre ame pendant que je vous portais dans ma poche après vôtre mort?

Eh mon Dieu, Madame, n'eſt-il pas auſſi facile au grand Oroſmade de continuer ſon action ſur une petite étincelle de moi-même, que de commencer cette action? Il m'avait accordé auparavant le ſentiment, la mémoire & la penſée; il me les accorde encore: qu'il ait attaché cette faveur à un atôme de feu élémentaire caché dans moi, ou à l'aſſemblage de mes organes, cela ne fait rien au fond: les Phénix & les hommes ignoreront toujours comment la choſe ſe paſſe; mais la plus grande grace que l'Etre Suprême m'ait accordée eſt de me faire renaître pour vous. Que ne puis-je paſſer les vingt-huit mille ans que j'ai encore à vivre juſqu'à ma prochaine réſurrection entre vous & mon cher Amazan!

Mon Phénix, lui repartit la Princeſſe, ſongez que les premieres paroles que vous me dites à Babilone, & que je n'oublierai jamais, me flaterent de l'eſpérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre; il faut abſolument que nous allions enſemble chez les Gangarides, & que je le ramene à Babilone. C'eſt bien mon deſſein, dit le Phénix; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut aller trouver Amazan par le plus court chemin, c'eſt-à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureuſe deux grifons mes amis intimes, qui ne demeurent qu'à cent cinquante milles d'ici: je vais leur écrire par la poſte aux pigeons: ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le temps de vous faire travailler un petit canapé commode avec des tiroirs où l'on mettra vos proviſions de bouche. Vous ſerez très à votre aiſe dans cette voiture avec vôtre demoiſelle. Les deux grifons ſont les plus vigoureux de leur eſpece; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ſes griffes. Mais encore une fois, les momens ſont chers. Il alla ſur le champ avec Formoſante commander le canapé à un tapiſſier

empiſſier de ſa connaiſſance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la Reine, des biſcuits meilleurs que ceux de Babilone, des poncires, des ananas, des cocos, des piſtaches & du vin d'Eden qui l'emporte ſur le vin de Chiras autant que celui de Chiras eſt au-deſſus de celui de Surenne.

Le canapé était auſſi léger que commode & ſolide. Les deux grifons arriverent dans Eden à point nommé. Formoſante & Irla ſe placerent dans la voiture. Les deux grifons l'enleverent comme une plume. Le Phénix tantôt volait auprès, tantôt ſe perchait ſur le doſſier. Les deux grifons cinglerent vers le Gange avec la rapidité d'une fleche qui fend les airs. On ne ſe repoſait que la nuit pendant quelques momens pour manger, & pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On arriva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la Princeſſe palpitait d'eſpérance, d'amour & de joye. Le Phénix fit arrêter la voiture devant la maiſon d'Amazan; il demande à lui parler; mais il y avait trois heures qu'il en était parti, ſans qu'on ſût où il était allé.

Il n'y a point de termes dans la langue même des Gangarides qui puiſſe exprimer le déſeſpoir dont Formoſante fut accablée. Hélas! voilà ce que j'avais craint, dit le Phénix; les trois heures que vous avez paſſées dans votre hôtellerie ſur le chemin de Baſſora avec ce malheureux Roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de vôtre vie; j'ai bien peur que nous n'ayons perdu Amazan ſans retour.

Alors il demanda aux domeſtiques ſi on pouvait ſaluer Madame ſa mere? Ils répondirent que ſon mari était mort l'avant-veille & qu'elle ne voyait perſonne. Le Phénix qui avait du crédit dans la maiſon ne laiſſa pas de faire entrer la Princeſſe de Babilone dans un ſalon dont les murs étaient revêtus de bois d'oranger à filets d'ivoire, les ſous-bergers & les ſous-bergeres en longues robes blanches ceintes de garnitures aurore, lui ſervirent dans cent corbeilles de ſimple porcelaine cent mets délicieux, parmi leſquels on ne voyait aucun cadavre déguiſé; c'était du riz, du ſago, de la ſemouile, du vermicelle, des macaroni, des omelet-

omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crême, des pâtisseries de toute espece, des légumes, des fruits d'un parfum & d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats : c'était une profusion de liqueurs rafraîchissantes supérieurs aux meilleurs vins.

Pendant que la Princesse mangeait couchée sur un lit de roses, quatre pavous, ou paons, ou pans, heureusement muets, l'éventaient de leurs brillantes aîles; deux cens oiseaux, cent bergers & cent bergeres lui donnerent un concert à deux chœurs; les rossignols, les serins, les fauvettes, les pinsons chantaient le dessus avec les bergeres; les bergers faisoient la haute-contre & la basse; c'était en tout la belle & simple nature. La Princesse avoua que s'il y avait plus de magnificence à Babilone, la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides : mais pendant qu'on lui donnait cette musique si consolante & si voluptueuse, elle versait des larmes; elle disait à la jeune Irla sa compagne : Ces bergers & ces bergeres, ces rossignols & ces serins font l'amour, & moi je suis privée

vée du héros Gangaride, digne objet de mes très-tendres & très-impatiens desirs.

Pendant qu'elle faisait ainsi collation, qu'elle admirait & qu'elle pleurait, le Phénix disait à la mere d'Amazan: Madame, vous ne pouvez vous dispenser de voir la Princesse de Babilone; vous savez.... Je sais tout, dit-elle, jusqu'à son avanture dans l'hôtellerie sur le chemin de Bassora; un merle m'a tout conté ce matin, & ce cruel merle est cause que mon fils au désespoir est devenu fou & a quitté la maison paternelle. Vous ne savez donc pas, reprit le Phénix, que la Princesse m'a ressuscité? Non, mon cher enfant, je savais par le merle que vous étiez mort, & j'en étais inconsolable. J'étais si affligée de cette perte, de la mort de mon mari, & du départ précipité de mon fils, que j'avais fait défendre ma porte. Mais puisque la Princesse de Babilone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vite; j'ai des choses de la derniere conséquence à lui dire, & je veux que vous y soyez présent. Elle alla aussi-tôt dans un autre salon au-devant

de

de la Princeſſe. Elle ne marchait pas facilement; c'était une Dame d'environ trois cens années; mais elle avait encore de beaux reſtes: & on voyait bien que vers les deux cens trente à quarante ans elle avait été charmante. Elle reçut Formoſante avec une nobleſſe reſpectueuſe mêlée d'un air d'intérêt & de douleur qui fit ſur la Princeſſe une vive impreſſion.

Formoſante lui fit d'abord ſes triſtes complimens ſur la mort de ſon mari. Hélas! dit la veuve, vous devez vous intéreſſer à ſa perte plus que vous ne penſez. J'en ſuis touchée ſans-doute, dit Formoſante, il était le pere de . . . . à ces mots elle pleura. Je n'étais venue que pour lui & à travers bien des dangers. J'ai quitté pour lui mon pere & la plus brillante cour de l'univers; j'ai été enlevée par un Roi d'Egypte que je déteſte. Echapée à ce raviſſeur j'ai traverſé les airs pour venir voir ce que j'aime; j'arrive, & il me fuit! les pleurs & les ſanglots l'empêcherent d'en dire d'avantage.

La mere lui dit alors: Madame, lorſque le Roi d'Egypte vous raviſſait, lorſque vous

vous ſoupiez avec lui dans un cabaret ſur le chemin de Baſſora, lorſque vos belles mains lui verſaient du vin de Chiras, vous ſouvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la Chambre? Vraiment oui, vous m'en rapellez la mémoire, je n'y avais pas fait d'attention; mais en recueillant mes idées, je me ſouviens très-bien qu'au moment que le Roi d'Egypte ſe leva de table pour me donner un baiſer, le merle s'envola par la fenêtre en jettant un grand cri, & ne reparut plus.

Hélas, Madame, reprit la mere d'Amazan, voilà ce qui fait préciſement le ſujet de nos malheurs: mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de vôtre ſanté & de tout ce qui ſe paſſait à Babilone; il comptait revenir bientôt ſe mettre à vos pieds & vous conſacrer ſa vie. Vous ne ſavez pas à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides ſont amoureux & fideles; mais mon fils eſt le plus paſſionné & le plus conſtant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret; vous buviez très-gayement avec le Roi d'Egypte & un vilain prêtre; il vous vit enfin donner un

tendre

tendre baiſer à ce Monarque qui avait tué le Phénix, & pour qui mon fils conſerve une horreur invincible. Le merle à cette vue fut ſaiſi d'une juſte indignation; il s'envola en maudiſſant vos funeſtes amours; il eſt revenu aujourd'hui, il a tout conté; mais dans quels momens juſte ciel! dans le temps où mon fils pleurait avec moi la mort de ſon pere, & celle du Phénix; dans le tems qu'il apprenait de moi qu'il eſt vôtre couſin iſſu de germain!

O ciel! mon couſin! Madame eſt-il poſſible? par quelle avanture? comment? quoi! je ſerais heureuſe à ce point! & je ſerais en même temps aſſez infortunée pour l'avoir offenſé!

Mon fils eſt vôtre couſin, vous dis-je, reprit la mere, & je vais bientôt vous en donner la preuve; mais en devenant ma parente vous m'arrachez mon fils; il ne pourra ſurvivre à la douleur que lui a cauſée votre baiſer donné au Roi d'Egypte.

Ah! ma tante, s'écria la belle Formoſante, je jure par lui & par le puiſſant Oroſmade, que ce baiſer funeſte loin d'être criminel était la plus forte preuve d'amour

mour que je puſſe donner à votre fils. Je déſobéiſſais à mon pere pour lui. J'allais pour lui de l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne Pharaon d'Egypte, je ne pouvais lui échaper qu'en le trompant. J'en atteſte les cendres & l'ame du Phénix qui étaient alors dans ma poche; il peut me rendre juſtice. Mais comment vôtre fils né ſur les bords du Gange peut-il être mon couſin? moi dont la famille regne ſur les bords de l'Euphrate depuis tant de ſiecles?

Vous ſavez, lui dit la vénérable Gangaride, que vôtre grand oncle Aldée était Roi de Babilone, & qu'il fut détrôné par le pere de Bélus? — Oui, Madame. — Vous ſavez que ſon fils Aldée avait eu de ſon mariage la Princeſſe Aldée élevée dans vôtre Cour. C'eſt ce Prince qui étant perſécuté par vôtre pere vint ſe réfugier dans nôtre heureuſe contrée ſous un autre nom; c'eſt lui qui m'épouſa; j'en ai eu le jeune Prince Aldée-Amazan, le plus beau, le plus vertueux des mortels, & aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babilone ſur la réputation de votre beauté; depuis

depuis ce temps-là il vous idolâtre, & peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la Princesse tous les titres de la maison des Aldées; à peine Formosante, daigna les regarder. Ah! Madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on desire? mon cœur vous en croit assez. Mais où est Aldée-Amazan? où est mon parent, mon amant, mon Roi? où est ma vie? quel chemin a-t-il pris? J'irais le chercher dans tous les globes que l'Eternel a formés, & dont il est le plus bel ornement. J'irais dans l'étoile Canope, dans Sheath, dans Aldebaran; j'irais le convaincre de mon amour & de mon innocence.

Le Phénix justifia la Princesse du crime que lui imputait le merle d'avoir donné par amour un baiser au Roi d'Egypte; mais il fallait détromper Amazan & le ramener. Il envoye des oiseaux sur tous les chemins, il met en campagne les Licornes; on lui raporte enfin qu'Amazan a pris la route de la Chine. Eh bien, allons à la Chine, s'écria la Princesse, le voyage n'est pas long, j'espere bien vous ramener votre fils dans

quinze jours au plus tard. A ces mots que de larmes de tendreſſe verſerent la mere Gangaride & la Princeſſe de Babilone! que d'embraſſemens! que d'effuſion de cœur!

Le Phénix commanda ſur le champ un caroſſe à ſix licornes. La mere fournit deux cens cavaliers, & fit préſent à la Princeſſe ſa niéce de quelques milliers des plus beaux diamans du pays. Le Phénix affligé du mal que l'indiſcrétion du merle avait cauſée, fit ordonner à tous les merles de vuider le pays; & c'eſt depuis ce tems qu'il ne s'en trouve plus ſur les bords du Gange.

§. 5.

Les licornes en moins de huit jours emenerent Formoſante, Irla & le Phénix à Cambalu, capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babilone & d'une eſpece de magnificence toute différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs nouvelles auraient amuſé Formoſante, ſi elle avait pu être occupée d'autre choſe que d'Amazan.

Dès que l'Empereur de la Chine eut appris que la Princeſſe de Babilone était à une

une porte de la ville, il lui dépêcha quatre mille Mandarins en robes de cérémonie; tous se prosternerent devant elle, & lui présenterent chacun un compliment écrit en lettres d'or sur une feuille de soye pourpre. Formosante leur dit que si elle avait quatre mille langues, elle ne manquerait pas de répondre sur le champ à chaque Mandarin, mais que n'en ayant qu'une, elle les priait de trouver bon qu'elle s'en servît pour les remercier tous en général. Ils la conduisirent respectueusement chez l'Empereur.

C'était le Monarque de la terre le plus juste, le plus poli & le plus sage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ses mains Impériales, pour rendre l'agriculture respectable à son peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu. Les loix, partout ailleurs, étaient honteusement bornées à punir les crimes. Cet Empereur venait de chasser de ses Etats une troupe de Bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'espoir insensé de forcer toute la Chine à penser comme eux, & qui sous prétexte d'annon-

cer des vérités avaient acquis déja des richeſſes & des honneurs. Il leur avait dit en les chaſſant ces propres paroles, enregiſtrées dans les annales de l'Empire.

„ Vous pourriez faire ici autant de mal „ que vous en avez fait ailleurs: vous êtes „ venus prêcher des dogmes d'intolérance „ chez la nation la plus tolérante de la „ terre. Je vous renvoye pour n'être jamais forcé de vous punir. Vous ſerez „ reconduits honorablement ſur mes frontieres; on vous fournira tout pour retourner aux bornes de l'hémiſphere dont „ vous êtes partis. Allez en paix ſi vous „ pouvez être en paix, & ne revenez plus. "

La Princeſſe de Babilone apprit avec joye ce jugement & ce diſcours; elle en était plus ſure d'être bien reçue à la Cour, puiſqu'elle était très-éloignée d'avoir des dogmes intolérans. L'Empereur de la Chine en dînant avec elle tête à tête, eut la politeſſe de bannir l'embarras de toute étiquette gênante; elle lui préſenta le Phénix, qui fut très-careſſé de l'Empereur, & qui ſe percha ſur ſon fauteuil. Formoſante ſur la fin du repas lui confia ingénuement le

ſujet

sujet de son voyage, & le pria de faire chercher dans Cambalu le bel Amazan, dont elle lui conta l'avanture, sans lui rien cacher de la fatale passion dont son cœur était enflammé pour ce jeune héros. A qui en parlez-vous? lui dit l'Empereur de la Chine, il m'a fait le plaisir de venir dans ma Cour; il m'a enchanté, cet aimable Amazan; il est vrai qu'il est profondément affligé; mais ses graces n'en sont que plus touchantes; aucun de mes favoris n'a plus d'esprit que lui; nul Mandarin de robe n'a de plus vastes connaissances; nul Mandarin d'épée n'a l'air plus martial & plus héroïque; son extrême jeunesse donne un nouveau prix à tous ses talens: si j'étais assez malheureux, assez abandonné du Tien & du Changti pour vouloir être conquérant, je prierai Amazan de se mettre à la tête de mes armées, & je serais sûr de triompher de l'Univers entier. C'est bien dommage que son chagrin lui dérange quelquefois l'esprit.

Ah! Monsieur, lui dit Formosante avec un air enflammé, & un ton de douleur, de saisissement & de reproche, pourquoi ne

n'avez-vous pas fait dîner avec lui? Vous me faites mourir, envoyez-le prier tout-à-l'heure. Madame, il eſt parti ce matin, & il n'a point dit dans quelle contrée il portait ſes pas. Formoſante ſe tourna vers le Phénix: Eh bien, dit-elle, Phénix, avez-vous jamais vû une fille plus malheureuſe que moi? mais, Monſieur, continua-t-elle, comment, pourquoi a-t-il pû quitter ſi bruſquement une Cour auſſi polie que la vôtre, dans laquelle il me ſemble qu'on voudrait paſſer ſa vie?

Voici, Madame, ce qui eſt arrivé. Une Princeſſe du Sang, des plus aimables, s'eſt épriſe de paſſion pour lui, & lui a donné un rendez-vous chez elle à midi; il eſt parti au point du jour, & il a laiſſé ce billet qui a couté bien des larmes à ma parente.

„ Belle Princeſſe du Sang de la Chi-
„ ne, vous méritez un cœur qui n'ait ja-
„ mais été qu'à vous; j'ai juré aux dieux
„ immortels de n'aimer jamais que Formo-
„ ſante Princeſſe de Babilone, & de lui
„ apprendre comment on peut dompter ſes
„ deſirs dans ſes voyages; elle a eu le
„ malheur

» malheur de succomber avec un indigne
» Roi d'Egypte: je suis le plus malheureux
» des hommes; j'ai perdu mon Pere & le
» Phénix, & l'espérance d'être aimé de
» Formosante; j'ai quitté ma Mere affligée,
» ma patrie, ne pouvant vivre un moment
» dans les lieux où j'ai appris que Formo-
» sante en aimait un autre que moi; j'ai
» juré de parcourir la terre & d'être fidé-
» le. Vous me mépriseriez, & les Dieux
» me puniraient si je violais mon serment:
» prenez un amant, Madame, & soyez
» aussi fidele que moi. "

Ah! laissez moi cette étonnante Lettre, dit la belle Formosante, elle sera ma consolation; je suis heureuse dans mon infortune. Amazan m'aime; Amazan renonce pour moi à la possession des Princesses de la Chine; il n'y a que lui sur la terre, capable de remporter une telle victoire; il me donne un grand exemple; le Phénix sait que je n'en avais pas besoin; il est bien cruel d'être privée de son amant, pour le plus innocent des baisers donné par pure fidélité: mais enfin, où est-il allé? quel

TAYLOR OXFORD

chemin a-t-il pris? daignez me l'enſeigner, & je pars.

L'Empereur de la Chine lui répondit qu'il croyait ſur les raports qu'on lui avait faits que ſon amant avait ſuivi une route qui menait en Scythie. Auſſi-tôt les Licornes furent attelées, & la Princeſſe après les plus tendres complimens prit congé de l'Empereur avec le Phénix, ſa femme de chambre Irla & toute ſa ſuite.

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit plus que jamais combien les hommes & les gouvernemens different & différeront toujours, juſqu'au temps où quelque peuple plus éclairé que les autres, communiquera la lumiere de proche en proche après mille ſiécles de ténebres, & qu'il ſe trouvera dans ces climats barbares des ames héroïques qui auront la force & la perſévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie, par conſéquent point d'arts agréables; on ne voyait que de vaſtes prairies & des nations entieres ſous des tentes & ſur des chars. Cet aſpect imprimait la terreur. Formoſante demanda dans quelle tente ou dans quelle charette logeait le Roi? on lui dit que

depuis

depuis huit jours il s'etait mis en marche à la tête de trois cens mille hommes de cavalerie, pour aller à la rencontre du Roi de Babilone dont il avait enlevé la nièce, la belle Princeſſe Aldée. Il a enlevé ma couſine! s'écria Formoſante; je ne m'attendais pas à cette nouvelle avanture; quoi! ma couſine qui était trop heureuſe de me faire la cour eſt devenue Reine, & je ne ſuis pas encor mariée! Elle ſe fit conduire incontinent aux tentes de la Reine.

Leur réunion ineſpérée dans ces climats lointains, les choſes ſinguliéres qu'elles avaient mutuellement à s'apprendre, mirent dans leur entrévue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étaient jamais aimées; elles ſe revirent avec tranſport; une douce illuſion ſe mit à la place de la vraye tendreſſe; elles s'embraſſerent en pleurant; & il y eut même entre elles de la cordialité & de la franchiſe, attendu que l'entrevue ne ſe faiſait pas dans un palais.

Aldée reconnut le Phénix & la confidente Irla; elle donna des fourures de zibeline à ſa couſine, qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux

Rois entreprenaient; on déplora la condition des hommes que des Monarques envoyent par fantaiſie s'égorger pour des différends que deux honnêtes gens pourraient concilier en une heure; mais ſur-tout on s'entretint du bel étranger vainqueur des Lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, faiſeur de madrigaux, poſſeſſeur du Phénix, devenu le plus malheureux des hommes ſur le rapport d'un merle. C'eſt mon cher Frere, diſait Aldée; c'eſt mon amant, s'écriait Formoſante; vous l'avez vu ſans doute, il eſt peut-être encore ici; car ma couſine, il ſait qu'il eſt vôtre Frere; il ne vous aura pas quittée bruſquement, comme il a quitté le Roi de la Chine.

Si je l'ai vu; grands dieux! reprit Aldée, il a paſſé quatre jours entiers avec moi. Ah! ma couſine, que mon Frere eſt à plaindre! un faux rapport l'a rendu abſolument fou; il court le monde ſans ſavoir où il va. Figurez-vous qu'il a pouſſé la démence juſqu'à refuſer les faveurs de la plus belle Scythe de toute la Scythie. Il partit hier après lui avoir écrit une Lettre dont elle a été déſeſpérée. Pour lui, il eſt

allé

allé chez les Cimmériens. Dieu soit loüé, s'écria Formosante; encore un refus en ma faveur! mon bonheur a passé mon espoir, comme mon malheur a surpassé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette lettre charmante, que je parte, que je le suive, les mains pleines de ses sacrifices. Adieu, ma cousine; Amazan est chez les Cimmériens, j'y vole.

Aldée trouva que la Princesse sa cousine était encore plus folle que son Frere Amazan. Mais comme elle avait senti elle-même les atteintes de cette épidémie, comme elle avait quitté les délices & la magnificence de Babilone pour le Roi des Scythes, comme les femmes s'intéressent toujours aux folies dont l'amour est cause, elle s'attendrit véritablement pour Formosante, lui souhaita un heureux voyage, & lui promit de servir sa passion, si jamais elle était assez heureuse pour revoir son Frere.

§. 6.

Bientôt la Princesse de Babilone & le Phénix arriverent dans l'Empire des Cimmériens, bien moins peuplé à la vérité

que

que la Chine, mais deux fois plus étendu, autrefois semblable à la Scythie, & devenu depuis quelque tems aussi florissant que les Royaumes qui se vantaient d'instruire les autres Etats.

Après quelques jours de marche on entra dans une très-grande Ville, que l'impératrice régnante faisait embellir ; mais elle n'y était pas, elle voyageait alors des frontieres de l'Europe à celles de l'Asie pour connaître ses Etats par ses yeux, pour juger des maux & porter les remedes, pour accroître les avantages, pour semer l'instruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne capitale, instruit de l'arrivée de la Babilonienne & du Phénix, s'empressa de rendre ses hommages à la Princesse, & de lui faire les honneurs du pays, bien sûr que sa maîtresse, qui était la plus polie & la plus magnifique des Reines, lui saurait gré d'avoir reçu une si grande Dame avec les mêmes égards qu'elle aurait prodigués elle-même.

On logea Formosante au palais, dont on écarta une foule importune de peuple ; on lui donna des fêtes ingénieuses. Le Seigneur

Seigneur Cimmérien qui était un grand naturaliſte s'entretint beaucoup avec le Phénix dans les temps où la Princeſſe était retirée dans ſon apartement. Le Phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyagé chez les Cimmériens, & qu'il ne reconnaiſſait plus le pays. Comment de ſi prodigieux changemens, diſait-il, ont-ils pû être opérés dans un temps ſi court? Il n'y a pas trois cens ans que je vis ici la nature ſauvage dans toute ſon horreur, j'y trouve aujourd'hui les arts, la ſplendeur, la gloire & la politeſſe. Un ſeul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le Cimmérien, une femme l'a perfectionné, une femme a été meilleure légiſlatrice que l'Iſis des Egyptiens & la Cérès des Grecs. La plupart des légiſlateurs ont eu un génie étroit & deſpotique, qui a reſſerré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné: chacun a regardé ſon peuple comme étant ſeul ſur la terre, ou comme devant être l'ennemi du reſte de la terre. Ils ont formé des inſtitutions pour ce ſeul peuple, introduit des uſages pour lui ſeul, établi une Religion pour lui ſeul. C'eſt ainſi que les Egyptiens

des nouvelles de ſon ami Amazan ; le Cimmérien lui conta les mêmes choſes qu'on avait dites à la Princeſſe chez les Chinois & chez les Scythes. Amazan s'enfuyait de toutes les Cours qu'il viſitait, ſitôt qu'une Dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de ſuccomber. Le Phénix inſtruiſit bientôt Formoſante de cette nouvelle marque de fidélité qu'Amazan lui donnait ; fidélité d'autant plus étonnante, qu'il ne pouvait pas ſoupçonner que ſa Princeſſe en fût jamais informée.

Il était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des ſpectacles nouveaux frapèrent encore ſes yeux : ici la nouveauté & la liberté ſubſiſtaient enſemble par un accord qui paroît impoſſible dans d'autres Etats : les agriculteurs avaient part à la légiſlation, auſſi-bien que les grands du Royaume ; & un jeune Prince donnait les plus grandes eſpérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque choſe de plus étrange ; le ſeul Roi qui fût deſpotique de droit ſur la terre par un contract formel avec ſon peuple, était en même temps le plus jeune & le plus juſte des Rois.

Chez

Chez les Sarmates Amazan vit un Philosophe sur le trône; on pouvait l'appeller le Roi de l'anarchie, car il était le chef de cent mille petits Rois, dont un seul pouvait d'un mot anéantir les résolutions de tous les autres. Eole n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui se combattent sans cesse, que ce Monarque n'en avait à concilier les esprits; c'était un pilote environné d'un éternel orage, & cependant le vaisseau ne se brisait pas: car le Prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays, si différens de sa patrie, Amazan refusait constamment toutes les bonnes fortunes qui se présentaient à lui, toujours désespéré du baiser que Formosante avait donné au Roi d'Egypte, toujours affermi dans son inconcevable résolution, de donner à Formosante l'exemple d'une fidélité unique & inébranlable.

La Princesse de Babilone avec le Phénix le suivait par-tout à la piste, & ne le manquait jamais que d'un jour ou deux, sans que l'un se lassât de courir, & sans que l'autre perdît un moment à le suivre.

Ils traverſerent ainſi toute la Germanie; ils admirerent les progrès que la raiſon & la philoſophie faiſaient dans le Nord; tous les Princes y étaient inſtruits, tous autoriſaient la liberté de penſer; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui euſſent intérêt de les tromper ou qui fuſſent trompés eux-mêmes; on les avait élevés dans la connaiſſance de la morale univerſelle & dans le mépris des ſuperſtitions; on avait banni dans tous ces Etats un uſage inſenſé qui énervait & dépeuplait pluſieurs pays méridionaux; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vaſtes cachots un nombre infini des deux ſexes éternellement ſéparés l'un de l'autre, & de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication enſemble. Cet excès de démence accrédité pendant des ſiecles avait dévaſté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les Princes du Nord avaient à la fin compris que ſi l'on voulait avoir des haras, il ne fallait pas ſéparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit auſſi des erreurs non moins bizarres & non moins pernicieuſes. Enfin les hommes oſaient

être

être raisonnables dans ces vastes pays, tandis qu'ailleurs on croyait encore qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils sont imbéciles.

§. 7.

Amazan arriva chez les Bataves; son cœur éprouva une douce satisfaction dans son chagrin, d'y retrouver quelque faible image du pays des heureux Gangarides; la liberté, l'égalité, la propreté, l'abondance, la tolérance; mais les Dames du pays étaient si froides qu'aucune ne lui fit d'avances comme on lui en avait fait partout ailleurs, il n'eut pas la peine de résister. S'il avait voulu attaquer ces Dames, il les aurait toutes subjuguées l'une après l'autre sans être aimé d'aucune; mais il était bien éloigné de songer à faire des conquêtes.

Formosante fut sur le point de l'attraper chez cette nation laborieuse: il ne s'en fallut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine Isle nommée Albion, qu'il s'était déterminé à s'embarquer lui & ses licornes sur un vaisseau, qui par un vent d'Orient favorable

l'avait porté en quatre heures au rivage de cette terre plus célebre que Tyr & que l'Isle Atlantide.

La belle Formoſante qui l'avait ſuivi au bord de la Duina, de la Viſtule, de l'Elbe, du Vezer, arrive enfin aux bouches du Rhin qui portait alors ſes eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle apprend que ſon cher amant a vogué aux côtes d'Albion; elle croit voir ſon vaiſſeau, elle pouſſe des cris de joye dont toutes les Dames Bataves furent ſurpriſes, n'imaginant pas qu'un jeune homme pût cauſer tant de joye. Et à l'égard du Phénix, elles n'en firent pas grand cas, parce qu'elles jugerent que ſes plumes ne pourraient probablement ſe vendre auſſi bien que celles des canards & des oiſons de leurs marais. La Princeſſe de Babilone loua ou noliza deux vaiſſeaux pour la tranſporter avec tout ſon monde dans cette bienheureuſe Isle qui allait poſſeder l'unique objet de tous ſes deſirs, l'ame de ſa vie, le Dieu de ſon cœur.

Un vent funeſte d'Occident s'éleva tout à coup dans le moment même où le fidele

&

& malheureux Amazan mettait pied à terre en Albion ; les vaisseaux de la Princesse de Babilone ne purent démarer. Un serrement de cœur, une douleur amere, une mélancolie profonde saisirent Formosante ; elle se mit au lit dans sa douleur, en attendant que le vent changeât ; mais il souffla huit jours entiers avec une violence désespérante. La Princesse pendant ce siecle de huit jours se faisait lire par Irla des Romans ; ce n'est pas que les Bataves en fussent faire ; mais comme ils étaient les facteurs de l'Univers, ils vendaient l'esprit des autres nations ainsi que leurs denrées. La Princesse fit acheter chez Mate Michel Rey tous les contes que l'on avait écrit chez les Ausoniens & chez les Welches, & dont le débit était défendu sagement chez ces peuples pour enrichir les Bataves ; elle espérait qu'elle trouverait dans ces histoires quelque avanture qui ressemblerait à la sienne, & qui charmerait sa douleur. Irla lisait ; le Phénix disait son avis, & la Princesse ne trouvait rien dans la Paysanne Parvenue, ni dans Tansaï, ni dans le Sopha, ni dans Candide qui eût le moindre rap-

port à ſes avantures; elle interrompait à tout moment la lecture pour demander de quel côté venait le vent.

§. 8.

Cependant Amazan était déja ſur le chemin de la capitale d'Albion dans ſon caroſſe à ſix Licornes, & rêvait à ſa Princeſſe: il aperçut un équipage verſé dans une foſſe; les domeſtiques s'étaient écartés pour aller chercher du ſecours; le maître de l'équipage reſtait tranquillement dans ſa voiture, ne témoignant pas la plus légere impatience, & s'amuſant à fumer; car on fumait alors; il ſe nommait Mylord Whathen, ce qui ſignifie à peu près *Mylord Qu'importe*, en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan ſe précipita pour lui rendre ſervice; il releva tout ſeul la voiture, tant ſa force était ſupérieure à celle des autres hommes. *Mylord Qu'importe* ſe contenta de dire, voilà un homme bien vigoureux. Des ruſtres du voiſinage étant accourus ſe mirent en colere de ce qu'on les avait fait venir inutilement, & s'en prirent à l'étranger;

ger; ils le menacerent en l'appellant chien d'étranger, & ils voulurent le battre.

Amazan en saisit deux de chaque main, & les jetta à vingt pas; les autres le respecterent, le saluerent, lui demanderent pour boire: il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vû. *Mylord Qu'importe* lui dit, je vous estime; venez dîner avec moi dans ma maison de campagne qui n'est qu'à trois milles; il monta dans la voiture d'Amazan, parce que la sienne était dérangée par la secousse.

Après un quart-d'heure de silence, il regarda un moment Amazan, & lui dit: *how dye do*, à la lettre, *comment faites-vous faire?* & dans la langue du traducteur, *comment vous portez-vous?* ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue; puis il ajouta, vous avez-là six jolies Licornes; & il se remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ses Licornes étaient à son service, qu'il venait avec elles du pays des Gangarides, & il en prit occasion de lui parler de la Princesse de Babilone & du fatal baiser qu'elle avait donné au Roi d'Egypte; à quoi l'autre ne

répliqua rien du tout, ſe ſouciant très-peu qu'il y eût dans le monde un Roi d'Egypte & une Princeſſe de Babilone. Il fut encore un quart d'heure ſans parler ; après quoi il redemanda à ſon compagnon comment il faiſait faire ; & ſi on mangeait de bon Roſt-Beeff dans le pays des Gangarides. Le voyageur lui répondit avec ſa politeſſe ordinaire qu'on ne mangeait point ſes freres ſur les bords du Gange. Il lui expliqua le ſyſtême qui fut après tant de ſiecles celui de Pithagore, de Porphire, d'Iamblique. Sur quoi Mylord s'endormit, & ne ſe réveilla qu'un ſomme juſqu'à ce qu'on fût arrivé à ſa maiſon.

Il avait une femme jeune & charmante, à qui la nature avait donné une ame auſſi vive & auſſi ſenſible que celle de ſon mari était indifférente. Pluſieurs Seigneurs Albioniens étaient venus ce jour-là dîner avec elle. Il y avait des caracteres de toutes les eſpeces ; car le pays n'ayant preſque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces Princes avaient toutes apporté des mœurs différentes. Il ſe trouva dans la compagnie des gens très-aima-

aimables, d'autres d'un esprit supérieur, quelques-uns d'une science profonde.

La maîtresse de la maison n'avait rien de cet air emprunté & gauche, de cette roideur, de cette mauvaise honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion; elle ne cachait point par un maintien dédaigneux, & par un silence affecté, la stérilité de ses idées, & l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire: nulle femme n'était plus engageante. Elle reçut Amazan avec la politesse & les graces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger, & la comparaison soudaine qu'elle fit entre lui & son mari, la frapperent d'abord sensiblement.

On servit. Elle fit asseoir Amazan à côté d'elle, & lui fit manger des poudings de toute espece, ayant sçu de lui que les Gangarides ne se nourrissaient de rien qui eût reçu des Dieux le don céleste de la vie. Sa beauté, sa force, les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion & le gouvernement furent le sujet d'une conversation aussi agréable qu'instructive, pendant le repas qui dura jusqu'a la nuit;

& pendant lequel Mylord *Qu'importe* but beaucoup & ne dit mot.

Après le dîner, pendant que Mylady versait du thé, & qu'elle dévorait des yeux le jeune homme, il s'entretenait avec un membre du Parlement; car chacun sçait que dès-lors il y avait un Parlement, & qu'il s'appellait *Wittenagemot*, ce qui signifie l'assemblée des gens d'esprit. Amazan s'informait de la constitution, des mœurs, des loix, des forces, des usages, des arts qui rendraient ce pays si recommandable; & ce Seigneur lui parlait en ces termes:

Nous avons longtems marché tout nuds, quoique le climat ne soit pas chaud. Nous avons été longtems traités en esclaves par des gens venus de l'antique terre de Saturne arrosée des eaux du Tibre. Mais nous nous sommes faits nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avions essuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos Rois poussa la bassesse jusqu'à se déclarer sujet d'un prêtre qui demeurait aussi sur les bords du Tibre, & qu'on appellait le Vieux des sept montagnes; tant la destinée de ces sept montagnes a été longtems de dominer

sur

sur une grande partie de l'Europe, habitée alors par des brutes.

Après ces tems d'avilissement sont venus des siecles de férocité & d'anarchie. Notre terre plus orageuse que les mers qui l'environnent, a été saccagée & ensanglantée par nos discordes; plusieurs têtes couronnées ont péri par le dernier supplice; plus de cent Princes du sang des Rois ont fini leurs jours sur l'échaffaut. On a arraché le cœur à tous leurs adhérens, & on en a battu leurs joues. C'était au bourreau qu'il appartenait d'écrire l'histoire de notre Isle, puisque c'était lui qui y avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas longtems que pour comble d'horreur, quelques personnes portant un manteau noir, & d'autres qui mettaient une chemise blanche par dessus leur jaquette, ayant été mordues par des chiens enragés communiquerent la rage à la nation entiere. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égorgés; ou bourreaux, ou suppliciés; ou déprédateurs, ou esclaves au nom du ciel, & en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abîme épouvantable,

table, de ce cahos de diſſentions, d'atrocités, d'ignorance & de fanatiſme, il eſt enfin réſulté le plus parfait gouvernement, peut-être, qui ſoit aujourd'hui dans le monde. Un Roi honoré & riche, tout-puiſſant pour faire le bien, impuiſſant pour faire le mal, eſt à la tête d'une nation libre, guerriere, commerçante & éclairée. Les grands d'un côté, & les repréſentans des villes de l'autre, partagent la légiſlation avec le Monarque.

On avait vu, par une fatalité ſinguliere, le déſordre, les guerres civiles, l'anarchie & la pauvreté déſoler le pays quand les Rois affectaient le pouvoir arbitraire. La tranquilité, la richeſſe, la félicité publique n'ont régné chez nous que quand les Rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas abſolus. Tout était ſubverti quand on diſputait ſur des choſes intelligibles; tout a été dans l'ordre quand on les a mépriſées. Nos flottes victorieuſes portent nôtre gloire ſur toutes les mers, & les loix mettent en ſureté nos fortunes: jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement: jamais on ne rend un arrêt qui ne ſoit motivé. Nous

puni-

punirions comme des assassins, des juges qui oseraient envoyer à la mort un citoyen sans manifester les témoignages qui l'accusent & la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui se combattent avec la plume & avec des intrigues; mais aussi ils se réunissent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie & la liberté. Ces deux partis veillent l'un sur l'autre; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt sacré des loix; ils se haïssent, mais ils aiment l'Etat; ce sont des amans jaloux qui servent à l'envi la même maîtresse.

Du même fond d'esprit qui nous a fait connaître & soutenir les droits de la nature humaine, nous avons porté les sciences au plus haut point où elles puissent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens qui passent pour de si grands méchaniciens, vos Indiens qu'on croit de si grands philosophes, vos Babiloniens qui se vantent d'avoir observé les astres pendant quatre cens trente mille années; les Grecs qui ont écrit tant de phrases, & si peu de choses, ne savent

vent préciſément rien en comparaiſon de nos moindres écoliers qui ont étudié les découvertes de nos grands maitres. Nous avons arraché plus de ſecrets à la nature dans l'eſpace de cent années, que le genre humain n'en avait découvert dans la multitude des ſiecles.

Voilà au vrai l'état où nous ſommes. Je ne vous ai caché ni le bien, ni le mal, ni nos opprobres, ni notre gloire; & je n'ai rien exagéré.

Amazan à ce diſcours ſe ſentit pénétré du deſir de s'inſtruire dans ces ſciences ſublimes dont on lui parlait; & ſi ſa paſſion pour la Princeſſe de Babilone, ſon reſpect filial pour ſa mere qu'il avait quittée, & l'amour de ſa patrie n'euſſent fortement parlé à ſon cœur déchiré, il aurait voulu paſſer ſa vie dans l'Iſle d'Albion. Mais ce malheureux baiſer donné par ſa Princeſſe au Roi d'Egypte, ne lui laiſſait pas aſſez de liberté dans l'eſprit pour étudier les hautes ſciences.

Je vous avoue, dit-il, que m'ayant impoſé la loi de courir le monde, & de m'évigner moi-même, je ſerais curieux de voir

voir cette antique terre de Saturne, ce peuple du Tibre & des ſept-montagnes à qui vous avez obéi autrefois; il faut ſans doute que ce ſoit le premier peuple de la terre. Je vous conſeille de faire ce voyage, lui répondit l'Albionien, pour peu que vous aimiéz la muſique & la peinture. Nous allons très-ſouvent nous-mêmes porter quelquefois nôtre ennui vers les ſept-montagnes. Mais vous ſerez bien étonné en voyant les deſcendans de nos vainqueurs.

Cette converſation fut longue. Quoique le bel Amazan eût la cervelle un peu attaquée, il parlait avec tant d'agrémens, ſa voix était ſi touchante, ſon maintien ſi noble & ſi doux, que la maîtreſſe de la maiſon ne put s'empêcher de l'entretenir à ſon tour tête à tête. Elle lui ſerra tendrement la main en lui parlant & en le regardant avec des yeux humides & étincelans qui portaient les deſirs dans tous les reſſorts de la vie. Elle le retint a ſouper & à coucher. Chaque inſtant, chaque parole, chaque regard emflammerent ſa paſſion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne

vint

vînt lui faire la cour dans son lit, tandis que Mylord *Qu'importe* dormait dans le sien. Amazan eut encore le courage de résister ; tant un grain de folie produit d'effets miraculeux dans une ame forte & profondément blessée.

Amazan selon sa coutume fit à la Dame une réponse respectueuse, par laquelle il lui représentait la sainteté de son serment & l'obligation étroite où il était d'apprendre à la Princesse de Babilone à dompter ses passions ; après quoi il fit atteler ses licornes, & repartit pour la Batavie, laissant toute la compagnie émerveillée de lui, & la Dame du logis désespérée. Dans l'excès de sa douleur elle laissa traîner la lettre d'Amazan ; Mylord *Qu'importe* la lut le lendemain matin. Voilà, dit-il en levant les épaules, de bien plattes niaiseries : & il alla chasser au renard avec quelques yvrognes du voisinage.

Amazan vouguait déja sur la mer, muni d'une carte Géographique dont lui avait fait présent le savant Albionien qui s'était entretenu avec lui chez Mylord *Qu'importe*.

Il

il voyait avec surprise une grande partie de la terre sur une feuille de papier.

Ses yeux & son imagination s'égaraient dans ce petit espace; il regardait le Rhin, le Danube, les Alpes du Tirol marqués alors par d'autres noms, & tous les pays par où il devait passer avant d'arriver à la ville des sept-montagnes; mais sur-tout il jettait les yeux sur la contrée des Gangarides, sur Babilone où il avait vu sa chere Princesse, & sur le fatal pays de Bassora où elle avait donné un baiser au Roi d'Egypte. Il soupirait, il versait des larmes; mais il convenait que l'Albionien qui lui avait fait présent de l'Univers en raccourci n'avait point eu tort en disant qu'on était mille fois plus instruit sur les bords de la Tamise que sur ceux du Nil, de l'Euphrate & du Gange.

Comme il retournait en Batavie, Formosante volait vers Albion, avec ses deux vaisseaux qui cinglaient à pleines voiles; celui d'Amazan & celui de la Princesse se croisèrent, se touchèrent presque; les deux amans étaient près l'un de l'autre, & ne pouvaient s'en douter: ah! s'ils l'avaient

ſçu ! mais l'impérieuſe deſtinée ne le permit pas.

§. 9.

Sitôt qu'Amazan fut débarqué ſur le terrain égal & fangeux de la Batavie, il partit comme un éclair pour la ville aux ſept-montagnes. Il fallut traverſer la partie méridionale de la Germanie. De quatre milles en quatre milles on trouvait un Prince & une Princeſſe, des filles d'honneur & des gueux. Il était étonné des coquetteries que ces dames & ces filles d'honneur lui faiſaient par-tout avec la bonne foi germanique ; & il n'y répondait que par de modeſtes refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'embarqua ſur la mer de Dalmatie, & aborda dans une ville qui ne reſſemblait à rien du tout de ce qu'il avait vu juſqu'alors. La mer formait les rues, les maiſons étaient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornaient cette ville était couvert d'hommes & de femmes qui avaient un double viſage, celui que la nature leur avait donné & une face de carton mal peint qu'ils apliquaient par deſſus ; en ſorte que la nation ſemblait compoſée

de

de ſpectres. Les étrangers qui venaient dans cette contrée commençaient par acheter un viſage, comme on ſe pourvoit ailleurs de bonnets & de ſouliers. Amazan dédaigna cette mode contre nature, il ſe préſenta tel qu'il était. Il y avait dans la ville douze mille filles enregiſtrées dans le grand livre de la République; filles utiles à l'Etat, chargées du commerce le plus avantageux & le plus agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyaient à grands fraix & à grands riſques des étoffes dans l'Orient: ces belles négociantes faiſaient ſans aucun riſque un trafic toujours renaiſſant de leurs attraits. Elles vinrent toutes ſe préſenter au bel Amazan & lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vîte en prononçant le nom de l'incomparable Princeſſe de Babilone, & en jurant par les dieux immortels qu'elle était plus belle que toutes les douze mille filles Vénitiennes. Sublime friponne, s'écriait-il dans ſes tranſports, je vous apprendrai à être fidele.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empeſtés, des habitans haves, décharnés & rares, couverts de vieux man-

eaux troués, qui laiſſaient voir leur peau ſeche & tannée, ſe préſenterent à ſes yeux, & lui annoncerent qu'il était à la porte de la ville aux ſept-montagnes; de cette ville de Héros & de Légiſlateurs, qui avaient conquis & policé une grande partie du Globe.

Il s'était imaginé qu'il verrait à la porte triomphale cinq cens bataillons commandés par des héros, & dans le Sénat une aſſemblée de demi-dieux donnant des loix à la terre; il trouva pour toute armée une trentaine de gredins montant la garde avec un paraſol de peur du Soleil: ayant pénétré juſqu'à un temple qui lui parut très-beau, mais moins que celui de Babilone, il fut aſſez ſurpris d'y entendre une muſique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaiſant pays que cette antique terre de Saturne. J'ai vu une ville où perſonne n'avait ſon viſage, en voici une autre où les hommes n'ont ni leur voix ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes, qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantaſſent plus agréablement les louanges d'une prodi-

prodigieuſe quantité de gens de mérite. Amazan ne comprit rien à ce diſcours. Ces Meſſieurs le prierent de chanter; il chanta un air Gangaride avec ſa grace ordinaire. Sa voix était une très-belle haute-contre. Ah! mon ſignor, lui dirent-ils, quel charmant ſoprano vous auriez, ah! ſi — comment ſi? que prétendez-vous dire? — ah! mon ſignor! — Eh bien? — ſi vous n'aviez point de barbe! alors ils lui expliquerent très-plaiſamment & avec des geſtes fort comiques ſelon leur coutume de quoi il était queſtion. Amazan demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, & jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaiſie.

Lorſqu'on eut bien chanté, le Vieux des ſept montagnes alla en grand cortege à la porte du temple; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus & deux autres pliés, en diſant ces mots dans une langue qu'on ne parlait plus, *à la Ville & à l'Univers* (*). Le Gangaride ne pouvait comprendre que deux doigts puſſent atteindre ſi loin.

Il vit bientôt défiler toute la courdu

(*) Urbi & Orbi.

maître du monde: elle était composée de graves personnages, les uns en robes rouges, les autres en violet; presque tous regardaient le bel Amazan en adoucissant les yeux; ils lui faisaient des révérences, & se disaient l'un à l'autre: *San Martino, che bel ragazzo! San Pancratio, che bel fanciullo!*

Les Ardens, dont le métier était de montrer aux étrangers les curiosités de la ville, s'empressèrent de lui faire voir des mazures où un muletier ne voudrait pas passer la nuit, mais qui avaient été autrefois de dignes monumens de la grandeur d'un peuple Roi. Il vit encore des tableaux de deux cens ans, & des statues de plus de vingt siecles, qui lui parurent des chefs-d'œuvre. Faites-vous encore de pareils ouvrages? Non, Vôtre Excellence, lui répondit un des Ardens, mais nous méprisons le reste de la terre, parce que nous conservons ces raretés. Nous sommes des especes de fripiers qui aurons nôtre gloire de vieux habits qui restent dans nos magazins.

Amazan voulut voir le palais du Prince, on l'y conduisit. Il vit des hommes en

en violet qui comptaient l'argent des revenus de l'Etat, tant d'une terre ſituée ſur le Danube, tant d'une autre ſur la Loire, ou ſur le Guadalquivir, ou ſur la Viſtule. Oh oh, dit Amazan après avoir conſulté ſa carte de géographie, vôtre Maître poſſede donc toute l'Europe comme ces anciens héros des ſept-montagnes? Il doit poſſéder l'univers entier de droit divin, lui répondit un Violet; & même il a été un temps où ſes prédéceſſeurs ont aproché de la Monarchie univerſelle; mais leurs ſucceſſeurs ont la bonté de ſe contenter aujourd'hui de quelque argent que les Rois leurs ſujets leur font payer en forme de tribut.

Vôtre Maître eſt donc en effet le Roi des Rois, c'eſt donc-là ſon titre? dit Amazan. Non, vôtre Excellence, ſon titre eſt *ſerviteur des ſerviteurs*; il eſt originairement poiſſonnier & portier, & c'eſt pourquoi les emblêmes de ſa dignité ſont des clefs & des filets; mais il donne toujours des ordres à tous les Rois. Il n'y a pas longtems qu'il envoya cent & un commandemens à un Roi du pays des Celtes, & le Roi obéit.

Vôtre poiſſonnier, dit Amazan, envoye donc cinq ou ſix cens mille hommes pour faire exécuter ſes cent & une volontés?

Point du tout, votre Excellence, nôtre ſaint Maître n'eſt pas aſſez riche pour ſoudoyer dix mille ſoldats; mais il a quatre à cinq cens mille prophêtes divins diſtribués dans les autres pays. Ces prophêtes de toutes couleurs ſont, comme de raiſon, nourris aux dépens des peuples; ils annoncent de la part du ciel que mon Maître peut avec ſes clefs ouvrir & fermer toutes les ſerrures, & ſur-tout celles des coffres-forts. Un prêtre Normand qui avait auprès du Roi dont je vous parle, la charge de confident de ſes penſées, le convainquit qu'il devait obéir ſans réplique aux cent & une penſées de mon Maître; car il faut que vous ſachiez qu'une des prérogatives du Vieux des ſept-montagnes eſt d'avoir toujours raiſon, fait qu'il daigne parler, ſoit qu'il daigne écrire.

Parbleu, dit Amazan, voilà un ſingulier homme; je ſerais curieux de dîner avec lui. Vôtre Excellence, quand vous ſeriez Roi, vous ne pourriez manger à ſa table; tout ce qu'il

qu'il pourrait faire pour vous, ce ſerait de vous en faire ſervir une à côté de lui, plus petite & plus baſſe que la ſienne. Mais ſi vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audience pour vous, moyennant la *buona mancia* que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le Gangaride. Le Violet s'inclina. Je vous introduirai demain, dit-il; vous ferez trois génuflexions, & vous baiſerez les pieds du Vieux des ſept-montagnes. A ces mots Amazan fit de ſi prodigieux éclats de rire, qu'il fut prêt de ſuffoquer; il ſortit en ſe tenant les côtés, & rit aux larmes pendant tout le chemin, juſqu'à-ce qu'il fût arrivé à ſon hôtellerie, où il rit encore très-longtems.

A ſon dîner, il ſe préſenta vingt hommes ſans barbe & vingt violons qui lui donnerent un concert. Il fut courtiſé le reſte de la journée par les Seigneurs les plus importans de la ville; ils lui firent des propoſitions encore plus étranges que celles de baiſer les pieds du Vieux des ſept-montagnes. Comme il était extrêmement poli, il crut d'abord que ces Meſſieurs le prenaient

pour une dame, & les avertit de leur méprise avec l'honnêteté la plus circonspecte. Mais étant pressé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés Violets, il les jetta par les fenêtres, sans croire faire un grand sacrifice à la belle Formosante. Il quitta au plus vîte cette ville des maîtres du monde, où il fallait baiser un vieillard à l'oreil, comme si sa joue était à son pied, & où l'on n'abordait les jeunes gens qu'avec des cérémonies encore plus bizarres.

§. 10.

De province en province ayant toujours repoussé les agaceries de toute espece, toujours fidele à la Princesse de Babilone, toujours en colere contre le Roi d'Egypte, ce modele de constance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait passé comme tant d'autres par tous les dégrés de la barbarie, de l'ignorance, de la sottise & de la misere. Son premier nom avait été, la boue & la crotte; ensuite elle avait pris celui d'Isis, du culte d'Isis parvenu jusques chez elle. Son premier Sénat avait été une compagnie de bateliers. Elle avait été longtems esclave des héros déprédateurs

des

ses sept-montagnes, & après quelques siecles d'autres héros brigands venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étaient emparés de son petit terrein.

Le tems qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très-noble & très-agréable, l'autre un peu grossiere & ridicule: c'était l'emblême de ses habitans. Il y avait dans son enceinte environ cent mille personnes au moins, qui n'avaient rien à faire qu'à jouer & à se divertir. Ce peuple d'oisifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne savaient rien de ce qui se passait à la Cour; quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux, il semblait qu'elle en fût à six cens milles au moins. La douceur de la société, la gayeté, la frivolité étaient leur importante & leur unique affaire: on les gouvernait comme des enfans à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de crier. Si on leur parlait des horreurs qui avaient deux siecles auparavant désolé leur patrie, & des tems épouvantables où la moitié de la nation avait massacré l'autre pour des sophismes, ils disaient qu'en effet cela n'était pas bien; &

puis

puis ils se mettaient à rire & à chanter des vaudevilles.

Plus les oisifs étaient polis, plaisans & aimables, plus on observait un triste contraste entre eux & des compagnies d'occupés. Il était parmi ces occupés ou qui prétentaient l'être, une troupe de sombres fanatiques, moitié absurdes, moitié fripons, dont le seul aspect contristait la terre, & qui l'auraient bouleversée s'ils l'avaient pu pour se donner un peu de crédit. Mais la nation des oisifs en dansant & en chantant les faisait rentrer dans leurs cavernes, comme les oiseaux obligent les chats-huants à se replonger dans les trous des masures.

D'autres occupés en plus petit nombre, étaient les conservateurs d'anciens usages barbares contre lesquels la nature effrayée réclamait à haute voix; ils ne consultaient que leurs registres rongés des vers. S'ils y voyaient une coutume insensée & horrible, ils la regardaient comme une loi sacrée. C'est par cette lâche habitude de n'oser penser par eux-mêmes & de puiser leurs idées dans les débris des tems où l'on ne pensait pas, que dans la ville des plaisirs il était encore

des

des mœurs atroces. C'eſt par cette raiſon qu'il n'y avait nulle proportion entre les délits & les peines. On faiſait quelquefois ſouffrir mille morts à un innocent pour lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

On puniſſait une étourderie de jeune homme comme on aurait puni un empoiſonnement ou un parricide. Les oiſifs en pouſſaient des cris perçans, & le lendemain ils n'y penſaient plus, & ne parlaient que de modes nouvelles.

Ce peuple avait vu s'écouler un ſiecle entier, pendant lequel les beaux arts s'élevèrent à un dégré de perfection qu'on n'aurait jamais oſé eſpérer; les étrangers venaient alors comme à Babilone admirer les grands monumens d'architecture, les prodiges des jardins, les ſublimes efforts de la ſculpture & de la peinture. Ils étaient enchantés d'une muſique qui allait à l'ame ſans étonner les oreilles.

La vraye poëſie, c'eſt-à-dire celle qui eſt naturelle & harmonieuſe, celle qui parle au cœur autant qu'à l'eſprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux ſiecle.

De nouveaux genres d'éloquence déployerent des beautés sublimes. Les théâtres surtout retentirent de chefs-d'œuvre dont aucun peuple n'aprocha jamais. Enfin le bon goût se répandit dans toutes les professions, au point qu'il y eut de bons écrivains même chez les Druides.

Tant de lauriers qui avaient levé leurs têtes jusqu'aux nues se sécherent bientôt dans une terre épuisée. Il n'en resta qu'un très petit nombre dont les feuilles étaient d'un verd pâle & mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire, & par la paresse de bien faire, par la saciété du beau, & par le goût du bizarre. La vanité protégea des artistes qui ramenaient les temps de la barbarie; & cette même vanité en persécutant les talens véritables, les força de quitter leur patrie; les frelons firent disparaître les abeilles.

Presque plus de véritables arts, presque plus de génie, le mérite consistait à raisonner à tort & à travers sur le mérite du siecle passé; le barbouilleur des murs d'un cabaret critiquait savamment les tableaux des grands peintres, les barbouilleurs

de

de papier défiguraient les ouvrages des grands écrivains. L'ignorance & le mauvais goût avaient d'autres barbouilleurs à leurs gages; on répétait les mêmes choſes dans cent volumes ſous des titres différens. Tout était ou dictionnaire ou brochure. Un gazetier Druide écrivait deux fois par ſemaine les annales obſcures de quelques énergumenes ignorés de la nation, & de prodiges céleſtes opérés dans des galetas par de petits gueux & de petites gueuſes; d'autres Ex-Druides vétus de noir, prêts de mourir de colere & de faim, ſe plaignaient dans cent écrits qu'on ne leur permît plus de tromper les hommes & qu'on laiſſât ce droit à des boucs vétus de gris. Quelques Archidruides imprimaient des libelles diffamatoires.

Amazan ne ſavait rien de tout cela; & quand il l'aurait ſçu, il ne s'en ſerait gueres embarraſſé, n'ayant la tête remplie que de la Princeſſe de Babilone, du Roi d'Egypte, & de ſon ſerment inviolable de mépriſer toutes les coquetteries des dames dans quelque pays que le chagrin conduiſît ſes pas.

Toute

Toute la populace légere, ignorante, & toujours pouſſant à l'excès cette curioſité naturelle au genre humain, s'empreſſa longtems autour de ſes Licornes; les femmes plus ſenſées forcerent les portes de ſon hôtel pour contempler ſa perſonne.

Il témoigna d'abord à ſon hôte quelque deſir d'aller à la Cour; mais des oiſifs de bonne compagnie qui ſe trouverent là par hazard, lui dirent que ce n'était plus la mode, que les temps étaient bien changés, & qu'il n'y avait plus de plaiſirs qu'à la ville. Il fut invité le ſoir même à ſouper par une Dame dont l'eſprit & les talens étaient connus hors de ſa patrie, & qui avait voyagé dans quelques pays où Amazan avait paſſé. Il goûta fort cette Dame & la ſociété raſſemblée chez elle. La liberté y était décente, la gayeté n'y était point bruyante, la ſcience n'y avait rien de rebutant, & l'eſprit rien d'aprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'eſt pas un vain nom, quoiqu'il ſoit ſouvent uſurpé. Le lendemain il dîna dans une ſociété non moins aimable, mais beaucoup plus voluptueuſe. Plus il fut ſatisfait

des

convives, plus on fut content de lui. Il sentait son ame s'amollir & se dissoudre comme les aromates de son pays se fondent doucement à un feu modéré, & s'exhalent en parfums délicieux.

Après le dîner on le mena à un spectacle enchanteur, condamné par les Druides, parce qu'il leur enlevait les auditeurs dont ils étaient les plus jaloux. Ce spectacle était un composé de vers agréables, de chants délicieux, de danses qui exprimaient les mouvemens de l'ame, & de perspectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaisir qui rassemblait tant de genres n'était connu que sous un nom étranger; il s'appellait *Opéra*, ce qui signifiait autrefois dans la langue des sept-montagnes, travail, soin, occupation, industrie, entreprise, besogne, affaire. Cette affaire l'enchanta. Une fille sur-tout le charma par sa voix mélodieuse, & par les graces qui l'accompagnaient: cette fille *d'affaire* après le spectacle lui fut présentée par ses nouveaux amis. Il lui fit présent d'une poignée de diamans. Elle en fut si reconnoissante qu'elle ne put le quitter du reste du jour. Il soupa avec

elle, & pendant le repas il oublia ſa ſobriété, & après le repas il oublia ſon ſerment d'être toujours inſenſible à la beauté, & inexorable aux tendres coquetteries. Quel exemple de la faibleſſe humaine!

La belle Princeſſe de Babilone arrivait alors avec le Phénix, ſa femme de chambre Irla & ſes deux cens cavaliers Gangarides montés ſur leurs Licornes. Il fallut attendre aſſez longtemps pour qu'on ouvrit les portes. Elle demanda d'abord ſi le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus ſpirituel & le plus fidele était encore dans cette ville. Les Magiſtrats virent bien qu'elle voulait parler d'Amazan. Elle ſe fit conduire à ſon hôtel, elle entra le cœur palpitant d'amour; toute ſon ame était pénétrée de l'inexprimable joye de revoir enfin dans ſon amant le modèle de la conſtance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans ſa chambre; les rideaux étaient ouverts; elle vit le bel Amazan dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très-grand beſoin de repos.

Formoſante jetta un cri de douleur qui retentit dans toute la maiſon, mais qui ne

put

put éveiller ni ſon couſin, ni la fille *d'affaire*. Elle tomba pâmée entre le bras d'Irla. Dès qu'elle eut repris ſes ſens, elle ſortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. Irla s'informa quelle était cette jeune demoiſelle qui paſſait des heures ſi douces avec le bel Amazan. On lui dit que c'était une fille *d'affaire* fort complaiſante, qui joignait à ſes talens celui de chanter avec aſſez de grace. O juſte ciel! ô puiſſant Oroſmade, s'écriait la belle Princeſſe de Babilone toute en pleurs, par qui ſuis-je trahie & pour qui! ainſi donc celui qui a refuſé pour moi tant de Princeſſes m'abandonne pour une farceuſe des Gaules! non, je ne pourrai ſurvivre à cet affront.

Madame, lui dit Irla, voilà comme ſont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre; fuſſent-ils amoureux d'une beauté deſcendue du ciel, ils lui feraient dans de certains momens des infidélités pour une ſervante de cabaret.

C'en eſt fait, dit la Princeſſe, je ne le reverrai de ma vie; partons dans l'inſtant même, & qu'on attelle mes Licornes. Le Phénix la conjura d'attendre au moins qu'A-

mazan fût éveillé, & qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas, dit la Princeſſe; vous m'offenſeriez cruellement; il croirait que je vous ai prié de lui faire des reproches, & que je veux me raccommoder avec lui; ſi vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure à l'injure qu'il m'a faite. Le Phénix qui après tout devait la vie à la fille du Roi de Babilone, ne put lui déſobéir. Elle repartit avec tout ſon monde. Où allons-nous, Madame? lui demandait Irla; je n'en ſais rien, répondait la Princeſſe; nous prendrons le premier chemin que nous trouverons; pourvu que je fuye Amazan pour jamais, je ſuis contente. Le Phénix qui était plus ſage que Formoſante, parce qu'il était ſans paſſion, la conſolait en chemin; il lui remontrait avec douceur qu'il était triſte de ſe punir pour les fautes d'un autre; qu'Amazan lui avait donné des preuves aſſez éclatantes & aſſez nombreuſes de fidélité pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment; que c'était un juſte à qui la grace d'Oroſmade avait manqué; qu'il n'en ſerait que plus conſtant déſormais dans l'amour & dans la vertu; que le deſir d'expier ſa faute le mettrait

trait au-dessus de lui-même ; qu'elle n'en serait que plus heureuse ; que plusieurs grandes Princesses avant elle avaient pardonné de semblables écarts & s'en étaient bien trouvées ; il lui en raportait des exemples ; & il possédait tellement l'art de conter, que le cœur de Formosante fut enfin plus calme & plus paisible ; elle aurait voulu n'être point si-tôt partie ; elle trouvait que ses Licornes allaient trop vite : mais elle n'osait revenir sur ses pas ; combattue entre l'envie de pardonner & celle de montrer sa colere, entre son amour & sa vanité, elle laissait aller ses Licornes ; elle courait le monde selon la prédiction de l'oracle de son pere.

Amazan à son réveil apprend l'arrivée & le départ de Formosante & du Phénix ; il apprend le déseſpoir & le courroux de la Princesse ; on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais : Il ne me reste plus, s'écria-t-il, qu'à la suivre & à me tuer à ses pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oisifs accoururent au bruit de cette avanture ; tous lui remontrerent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux ; que rien n'était comparable à sa douce vie : qu'ils menaient

dans le sein des arts & d'une volupté tranquille & délicate ; que plusieurs étrangers & des Rois mêmes avaient préféré ce repos si agréablement occupé & si enchanteur, à leur patrie & à leur trône ; que d'ailleurs sa voiture était brisée, & qu'un sellier lui en faisait une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déja coupé une douzaine d'habits du dernier goût ; que les Dames les plus spirituelles & les plus aimables de la ville chez qui on jouait très-bien la Comédie, avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille *d'affaire* pendant ce temps-là prenait son chocolat à sa toilette, riait, chantait, & faisait des agaceries au bel Amazan, qui s'apperçut enfin qu'elle n'avait pas le sens d'un oison.

Comme la sincérité, la cordialité, la franchise, ainsi que la magnanimité & le courage, composaient le caractere de ce grand Prince, il avait conté ses malheurs & ses voyages à ses amis ; ils savaient qu'il était cousin issu de germain de la Princesse ; ils étaient informés du baiser funeste donné par elle au Roi d'Egypte ; on se pardonne, lui dirent-ils, ces petites fraſques entre parens, sans

ſans quoi il faudrait paſſer ſa vie dans d'éternelles querelles: rien n'ébranla ſon deſſein de courir après Formoſante; mais ſa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de paſſer trois jours parmi les Oiſifs dans les fêtes & dans les plaiſirs: enfin, il prit congé d'eux en les embraſſant, en leur faiſant accepter les diamans de ſon pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toujours légers & frivoles, puiſqu'ils n'en étaient que plus aimables & plus heureux. Les Germains, diſait-il, ſont les vieillards de l'Europe, les peuples d'Albion ſont les hommes faits, les habitans de la Gaule ſont les enfans, & j'aime à jouer avec eux.

§. II.

Ses guides n'eurent pas de peine à ſuivre la route de la Princeſſe; on ne parlait que d'elle & de ſon gros oiſeau. Tous les habitans étaient encore dans l'enthouſiaſme de l'admiration. Les peuples de la Dalmatie & de la Marche d'Ancône éprouverent depuis une ſurpriſe moins délicieuſe, quand ils virent une maiſon voler dans les airs; les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentiſſaient encore d'acclamations.

Quand Amazan fut aux pieds des Pirénées, les Magiſtrats & les Druides du pays lui firent danſer malgré lui un tambourin ; mais ſitôt qu'il eut franchi les Pirénées, il ne vit plus de gayeté & de joye. S'il entendit quelques chanſons de loin à loin, elles étaient toutes ſur un ton triſte : les habitans marchaient gravement avec des grains enflés & un poignard à leur ceinture. La nation vétue de noir ſemblait être en deuil. Si les domeſtiques d'Amazan interrogeaient les paſſans, ceux-ci répondaient par ſignes ; ſi on entrait dans une hôtellerie, le maître de la maiſon enſeignait aux gens en trois paroles qu'il n'y avait rien dans la maiſon, & qu'on pouvait envoyer chercher à quelques milles les choſes dont on avait un beſoin preſſant.

Quand on demandait à ces ſilentiaires s'ils avaient vu paſſer la belle Princeſſe de Babilone, ils répondaient avec moins de briéveté : nous l'avons vue, elle n'eſt pas ſi belle, il n'y a de beau que les teints bazanés : elle étale une gorge d'albâtre qui eſt la choſe du monde la plus dégoûtante, & qu'on ne connaît preſque point dans nos climats.

Amazan

Amazan avançait vers la Province arroſée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille annnées depuis que ce pays avait été découvert par les Tyriens, vers le même temps qu'ils firent la découverte de la grande Iſle Atlantide ſubmergée quelques ſiecles après. Les Tyriens cultiverent la Bétique que les naturels du pays laiſſaient en friche, prétendant qu'ils ne devaient ſe mêler de rien, & que c'était aux Gaulois leurs voiſins à venir cultiver leurs terres. Les Tyriens avaient amené avec eux des Paleſtins, qui dès ce temps-là couraient dans tous les climats pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Paleſtins en prêtant ſur gages à cinquante pour cent avaient attiré à eux preſque toutes les richeſſes du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Paleſtins étaient ſorciers; & tous ceux qui étaient accuſés de magie étaient brûlés ſans miſéricorde par une compagnie de Druides qu'on appellait les rechercheurs ou les antropokaies. Ces prêtres les revétaient d'abord d'un habit de maſque, s'emparaient de leurs biens, & récitaient dévotement les propres prieres des Paleſtins, tandis qu'on les cuiſait à petit feu *por l'amor de Dios.*

La Princeſſe de Babilone avait mis pied à terre dans la Ville qu'on appella depuis Sévilla. Son deſſein était de s'embarquer ſur le Bétis pour retourner par Tyr à Babilone, revoir le Roi Bélus ſon pere, & oublier ſi elle pouvait ſon infidele amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux Paleſtins qui faiſaient toutes les affaires de la Cour. Ils devaient lui fournir trois vaiſſeaux. Le Phénix fit avec eux tous les arrangemens néceſſaires, & convint du prix après avoir un peu diſputé.

L'hôteſſe était fort devote, & ſon mari non moins dévot était Familier, c'eſt-a-dire eſpion des Druides rechercheurs Antropokaies; il ne manqua pas de les avertir qu'il avait dans ſa maiſon une ſorciere & deux Paleſtins qui faiſaient un pacte avec le diable déguiſé en gros oiſeau doré. Les rechercheurs apprenant que la Dame avait une prodigieuſe quantité de diamans, la jugerent incontinent ſorciere; ils attendirent la nuit pour enfermer les deux cens Cavaliers & les Licornes qui dormaient dans de vaſtes écuries; car les rechercheurs ſont poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils

ſe

se saisirent de la Princesse & d'Irla; mais ils ne purent prendre le Phénix qui s'envola à tire d'aîles; il se doutait bien qu'il trouverait Amazan sur le chemin des Gaules à Sévilla.

Il le rencontra sur la frontiere de la Bétique, & lui apprit le désastre de la Princesse. Amazan ne put parler, il était trop saisi, trop en fureur; il s'arme d'une cuirasse d'acier damasquinée d'or d'une lance de douze pieds, de deux javelots & d'une épée tranchante appellée la fulminante, qui pouvait fendre d'un seul coup des arbres, des rochers & des Druides; il couvre sa belle tête d'un casque d'or ombragé de plumes de héron & d'autruche. C'était l'ancienne armure de Magog, dont sa sœur Aldée lui avait fait présent dans son voyage en Scythie: le peu de suivans qui l'accompagnaient, montent comme lui chacun sur sa Licorne.

Amazan en embrassant son cher Phénix ne lui dit que ces tristes paroles; je suis coupable; si je n'avais pas couché avec une fille *d'affaire* dans la Ville des Oisifs, la belle Princesse de Babilone ne serait pas dans cet état épouvantable; courons aux Antropo-

kaies,

kaies; il entre bientôt dans Sévilla: quinze cens Alguasils gardaient les portes de l'enclos où les deux cens Gangarides & leurs Licornes étaient renfermés sans avoir à manger; tout était préparé pour le sacrifice qu'on allait faire de la Princesse de Babilone, de sa femme de Chambre Irla, & des deux riches Palestins.

Le grand Antropokaie entouré de ses petits Antropokaies était déja sur son tribunal sacré; une foule de Sévillois portant des grains enfilés à leurs ceintures joignait les deux mains sans dire un mot; & l'on amenait la belle Princesse, Irla, & les deux Palestins les mains liées derriere le dos, & vêtus d'un habit de masque.

Le Phénix entre par une lucarne dans la prison où les Gangarides commençaient déja à enfoncer les portes. L'invincible Amazan les brisait en dehors. Ils sortent tous armés, tous sur leurs Licornes; Amazan se met à leur tête. Il n'eut pas de peine à renverser les Alguasils, les Familiers, les prêtres Antropokaies; chaque Licorne en perçait des douzaines à la fois. La fulminante d'Amazan coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait;

le

le peuple fuyait en manteau noir & en fraiſe ſale, toujours tenant à la main ſes grains bénis *por l'amor de Dios.*

Amazan ſaiſit de ſa main le grand rechercheur ſur ſon tribunal, & le jette ſur le bucher qui était préparé à quarante pas; il y jetta auſſi les autres petits rechercheurs l'un après l'autre. Il ſe proſterne enſuite aux pieds de Formoſante. Ah! que vous êtes aimable, dit-elle, & que je vous adorerais, ſi vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille *d'affaire!*

Tandis qu'Amazan faiſait ſa paix avec la Princeſſe, tandis que ſes Gangarides entaſſaient dans le bucher les corps de tous les Antropokaies, & que les flammes s'élevaient juſqu'aux nues, Amazan vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux Monarque la couronne en tête s'avançait ſur un char traîné par huit mules attelées avec des cordes; cent autres chars ſuivaient. Ils étaient accompagnés de graves perſonnages en manteau noir & en fraiſe, montés ſur de très-beaux chevaux, une multitude de gens à pied ſuivait en cheveux gras & en ſilence.

D'abord Amazan fit ranger autour de lui

lui ſes Gangarides & s'avança la lance en arrêt. Dès que le Roi l'aperçut, il ôta ſa couronne, deſcendit de ſon char, embraſſa l'étrier d'Amazan, & lui dit; Homme envoyé de Dieu, vous êtes le vengeur du genre humain, le libérateur de ma patrie, mon protecteur. Ces monſtres ſacrés dont vous avez purgé la terre étaient mes maîtres au nom du Vieux des ſept-montagnes; j'étais forcé de ſouffrir leur puiſſance criminelle. Mon peuple m'aurait abandonné ſi j'avais voulu ſeulement modérer leurs abominables atrocités. D'aujourd'hui je reſpire, je regne, & je vous le dois.

Enſuite il baiſa reſpectueuſement la main de Formoſante, & la ſupplia de vouloir bien monter avec Amazan, Irla & le Phénix dans ſon caroſſe à huit mules. Les deux Paleſtins banquiers de la Cour, encore proſternés à terre de frayeur & de reconnaiſſance, ſe releverent; & la troupe des Licornes ſuivit le Roi de la Bétique dans ſon palais.

Comme la dignité du Roi dun peuple grave exigeait que ſes mules allaſſent au petit pas, Amazan & Formoſante eurent le temps de lui conter leurs avantures. Il entretint

auſſi

auſſi le Phénix, il l'admira &. le baiſa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident qui mangeaient les animaux, & qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorans, brutaux & barbares; que les ſeuls Gangarides avaient conſervé la nature & la dignité primitive de l'homme; mais il convenait ſurtout que les plus barbares des mortels étaient ces rechercheurs Antropokaies dont Amazan venait de purger le monde. Il ne ceſſait de le bénir & de le remercier. La belle Formoſante oubliait déja l'avanture de la fille *d'affaire*, & n'avait l'ame remplie que de la valeur du héros qui lui avait ſauvé la vie. Amazan inſtruit de l'innocence du baiſer donné au Roi d'Egypte & de la réſurrection du Phénix, goûtait une joye pure, & était enyvré du plus violent amour.

On dîna au palais, & on y fit aſſez mauvaiſe chere. Les cuiſiniers de la Bétique étaient les plus mauvais de l'Europe. Amazan conſeilla d'en faire venir des Gaules. Les muſiciens du Roi exécutérent pendant le repas cet air célebre qu'on apella dans la ſuite des ſiecles, les folies d'Eſpagne. Après le repas on parla d'affaires.

Le

Le Roi demanda au bel Amazan, à la belle Formoſante & au beau Phénix, ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi, dit Amazan, mon intention eſt de retourner à Babilone dont je ſuis l'héritier préſomptif, & de demander à mon oncle Bélus, ma couſine iſſue de germaine, l'incomparable Formoſante, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon deſſein, dit la Princeſſe, eſt aſſurément de ne jamais me ſéparer de mon couſin iſſu de germain. Mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du Roi mon pere, d'autant plus qu'il ne m'a donné permiſſion que d'aller en pélerinage à Baſſora, & que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le Phénix, je ſuivrai par-tout ces deux tendres & généreux amans.

Vous avez raiſon, dit le Roi de la Bétique. Mais le retour à Babilone n'eſt pas ſi aiſé que vous le penſez. Je ſais tous les jours de nouvelles de ce pays-là par les vaiſſeaux Tyriens, & par mes banquiers Paleſtins, qui ſont en correſpondance avec tous les peuples de la terre. Tout eſt en armes vers l'Euphrate & le Nil. Le Roi de Scythie

thie redemande l'héritage de ſa femme à la tête de trois cens mille guerriers tous à cheval. Le Roi d'Egypte & le Roi des Indes déſolent auſſi les bords du Tigre & de l'Euphrate chacun à la tête de trois cens mille hommes, pour ſe venger de ce qu'on s'eſt moqué d'eux. Pendant que le Roi d'Egypte eſt hors de ſon pays, ſon ennemi le Roi d'Ethiopie ravage l'Egypte avec trois cens mille hommes; & le Roi de Babilone n'a encore que ſix cens mille hommes ſur pied pour ſe défendre.

Je vous avoue, continua le Roi, que lorſque j'entends parler de ces prodigieuſes armées que l'Orient vomit de ſon ſein, & de leur étonnante magnificence; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille ſoldats, qu'il eſt ſi difficile de vêtir & de nourrir, je ſuis tenté de croire que l'Orient a été fait bien longtemps avant l'Occident. Il ſemble que nous ſoyons ſortis avant-hier du cahos, & hier de la barbarie.

Sire, dit Amazan, les derniers venus l'emportent quelquefois ſur ceux qui ſont entrés les premiers dans la carriere. On penſe dans mon pays que l'homme eſt originaire de l'Inde, mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le Roi de la Bétique au Phénix, qu'en penſez-vous? Sire, répondit le Phénix, je ſuis encore trop jeune pour être inſtruit de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt-ſept mille ans; mais mon pere, qui avait vécu cinq fois cet âge, me diſait qu'il avait appris de ſon pere que les contrées de l'Orient avaient toujours été plus peuplées & plus riches que les autres. Il tenait de ſes ancêtres que les générations de tous les animaux avaient commencé ſur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmottes des Alpes, & les loups de la Gaule viennent de mon pays; de même que je ne crois pas que les ſapins & les chênes de vos contrées deſcendent des palmiers & des cocotiers des Indes.

Mais, d'où venons-nous donc? dit le Roi. Je n'en ſçais rien, dit le Phénix. Je voudrais ſeulement ſavoir où la belle Princeſſe de Babilone & mon cher ami Amazan pourront aller. Je doute fort, repartit le Roi, qu'avec ſes deux cens Licornes il ſoit en état de percer à travers tant d'armées de

trois

trois cens mille hommes chacune. Pourquoi non? dit Amazan.

Le Roi de la Bétique sentit le sublime du Pourquoi non? mais il crut que le sublime seul ne suffisait pas contre des armées innombrables. Je vous conseille, dit-il, d'aller trouver le Roi d'Ethiopie; je suis en relation avec ce Prince noir par le moyen de mes Paleſtins. Je vous donnerai des Lettres pour lui. Puisqu'il est l'ennemi du Roi d'Egypte, il sera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille hommes très-sobres & très-braves; il ne tiendra qu'à vous d'en engager autant chez les peuples qui demeurent, ou plutôt qui sautent au pied des Pirénées, & qu'on appelle Vasques ou Vascons. Envoyez un de vos guerriers sur une Licorne avec quelques diamans; il n'y a point de Vascon qui ne quitte le Castel, c'est-à-dire, la chaumiere de son pere, pour vous servir. Ils sont infatigables, courageux & plaisans; vous en serez très-satisfait. En attendant qu'ils soient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, & nous vous préparerons des vaisseaux. Je ne puis trop reconnaître le service que vous m'avez rendu.

Amazan jouiſſait du bonheur d'avoir retrouvé Formoſante, & de goûter en paix dans ſa converſation tous les charmes de l'amour réconcilié, qui valent preſque ceux de l'amour naiſſant.

Bientôt une troupe fiere & joyeuſe de Vaſcons arriva en danſant un tambourin. L'autre troupe fiere & ſérieuſe de Bétiquois était prête. Le vieux Roi tanné embraſſa tendrement les deux amans; il fit charger leurs vaiſſeaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de golilles, d'oignons, de moutons, de poules, de farine & de beaucoup d'ail, en leur ſouhaitant une heureuſe traverſée, un amour conſtant & des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de ſiecles après la Phénicienne Didon, ſœur d'un Pigmalion, épouſe d'un Sichée, ayant quitté la ville de Tyr, vint fonder la ſuperbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en lanieres, ſelon le témoignage des plus graves Auteurs de l'antiquité, leſquels n'ont jamais conté de fables, & ſelon les profeſſeurs qui ont écrit pour les petits garçons; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu perſonne à Tyr qui ſe ſoit appellé Pigmalion, ou Didon, ou Sichée, qui ſont des noms

noms entiérement Grecs, & quoiqu'enfin il n'y eût point de Roi à Tyr en ces temps-là.

La ſuperbe Carthage n'était point encore un port de mer; il n'y avait là que quelques Numides qui faiſaient ſécher des poiſſons au ſoleil. On côtoya la Bizacène & les Syrthes, les bords fertiles, où furent depuis Cyrene & la grande Cherſoneſe.

Enfin on arriva vers la premiere embouchure du fleuve ſacré du Nil. C'eſt à l'extremité de cette terre fertile que le port du Canope recevait déja les vaiſſeaux de toutes les nations commerçantes, ſans qu'on ſçût ſi le Dieu Canope avait fondé le port, ou ſi les habitans avaient fabriqué le Dieu; ni ſi l'étoile Canope avait donné ſon nom à la ville, ou ſi la ville avait donné le ſien à l'étoile: tout ce qu'on en ſavait, c'eſt que la ville & l'étoile étaient fort anciennes; & c'eſt tout ce qu'on peut ſavoir de l'origine des choſes, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Ce fut là que le Roi d'Ethiopie ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible Amazan, & l'adorable Formoſante. Il prit l'un pour le Dieu des combats, & l'autre pour la Déeſſe de la beauté. Amazan

lui présenta la lettre de recommandation du Roi d'Espagne. Le Roi d'Ethiopie donna d'abord des fêtes admirables suivant la coutume indispensable des temps héroïques. Ensuite on parla d'aller exterminer les trois cens mille hommes du Roi d'Egypte, les trois cens mille de l'Empereur des Indes, & les trois cens mille du grand Kan des Scythes, qui assiégaient l'immense, l'orgueilleuse, la voluptueuse ville de Babilone.

Les deux mille Espagnols qu'Amazan avait amenés avec lui, dirent qu'ils n'avaient que faire du Roi d'Ethiopie pour secourir Babilone ; que c'était assez que leur Roi leur eût ordonné d'aller la délivrer, qu'il suffisait d'eux pour cette expédition.

Les Vascons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres, qu'ils battraient tout seuls les Egyptiens, les Indiens & les Scythes, & qu'ils ne voulaient marcher avec les Espagnols qu'à condition que ceux-ci seraient à l'arriere-garde.

Les deux cens Gangarides se mirent à rire des prétentions de leurs alliés & ils soutinrent qu'avec cent Licornes seulement ils feraient fuir tous les Rois de la terre. La belle Formosante les appaisa par sa prudence

dence & par ſes diſcours enchanteurs. Amazan préſenta au Monarque noir ſes Gangarides, ſes Licornes, les Eſpagnols, les Vaſcons & ſon bel oiſeau.

Tout fut prêt bientôt pour marcher par Memphis, par Héliopolis, par Arſinoé, par Pétra, par Artémite, par Sora, par Apamée pour aller attaquer les trois Rois, & pour faire cette guerre mémorable devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont faites depuis n'ont été que des combats de coqs & de cailles.

Chacun ſait comment le Roi d'Ethiopie devint amoureux de la belle Formoſante, & comment il la ſurprit au lit, lorſqu'un doux ſommeil fermait ſes longues paupieres. On ſe ſouvient qu'Amazan, témoin de ce ſpectacle, crut voir le jour & la nuit couchans enſemble. On n'ignore pas qu'Amazan, indigné de l'affront, tira ſoudain ſa fulminante, qu'il coupa la tête perverſe du Nègre inſolent, & qu'il chaſſa tous les Ethiopiens d'Egypte; ces prodiges ne ſont-ils pas écrits dans le Livre des Chroniques d'Egypte? La renommée a publié de ſes cent bouches les victoires qu'il remporta ſur les trois Rois avec ſes Eſ-

pagnols, ſes Vaſcons & ſes Licornes. Il rendit la belle Formoſante à ſon Pere. Il délivra toute la ſuite de ſa maîtreſſe que le Roi d'Egypte avait réduite en eſclavage. Le grand Can des Scythes ſe déclara ſon Vaſſal; & ſon mariage avec la Princeſſe Aldée fut confirmé. L'invincible & généreux Amazan, reconnu pour héritier du Royaume de Babilone, entra dans la ville en triomphe avec le Phénix en préſence de cent Rois tributaires. La fête de ſon mariage ſurpaſſa en tout celle que le Roi Bélus avait donné. On ſervit à table le bœuf Apis rôti. Le Roi d'Egypte & celui des Indes donnerent à boire aux deux époux; & ces noces furent célebrées par cinq cens grands poëtes de Babilone.

O Muſes! qu'on invoque toujours au commencement de ſon ouvrage, je ne vous implore qu'à la fin. C'eſt en vain qu'on me reproche de dire graces ſans avoir dit *benedicite*. Muſes! vous n'en ſerez pas moins mes protectrices. Empêchez que des continuateurs téméraires ne gâtent par leurs fables les vérités que j'ai enſeignées aux mortels dans ce fidele récit; ainſi qu'ils ont oſé falſifier Candide, l'Ingénu, & les chaſtes avantures de la chaſte

Jeanne

Jeanne qu'un excapucin a défigurées par des vers dignes de capucins dans des éditions Bataves. Qu'ils ne faſſent pas ce tort à mon Typographe chargé d'une nombreuſe famille, & qui poſſede à peine de quoi avoir des caracteres, du papier & de l'encre.

O Muſes! impoſez ſilence au déteſtable Cogé, profeſſeur de bavarderie au College Mazarin, qui n'a pas été content des diſcours moraux de Béliſaire & de l'Empereur Juſtinien, & qui a écrit de vilains libelles diffamatoires contre ces deux grands hommes.

Mettez un baillon au pédant Larcher, qui ſans ſavoir un mot de l'ancien Babilonien, ſans avoir voyagé comme moi ſur les bords de l'Euphrate & du Tigre, a eu l'impudence de ſoutenir que la belle Formoſante fille du plus grand Roi du monde, & la Princeſſe Aldée, & toutes les femmes de cette reſpectable Cour, allaient coucher avec tous les palfreniers de l'Aſie pour de l'argent dans le grand Temple de Babilone, par principe de Religion. Ce libertin de College, vôtre ennemi & celui de la pudeur, accuſe les belles Egyptiennes de *Mendès*, de n'avoir aimé que des boues, ſe propoſant en ſecret par cet exemple de faire

un tour en Egypte pour avoir enfin de bonnes avantures.

Comme il ne connaît pas plus le moderne que l'antique, il insinue, dans l'espérance de s'introduire auprès de quelque vieille, que nôtre incomparable Ninon à l'âge de quatre-vingts ans coucha avec l'Abbé Gédouin de l'Académie Françaiſe, & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres. Il n'a jamais entendu parler de l'Abbé de Chateauneuf qu'il prend pour l'Abbé Gédouin. Il ne connaît pas plus Ninon que les filles de Babilone.

Muſes, filles du ciel, vôtre ennemi Larcher fait plus; il ſe répand en éloges ſur la pédéraſtie; il oſe dire que tous les bambins de mon pays ſont ſujets à cette infamie. Il croit ſe ſauver en augmentant le nombre des coupables.

Nobles & chaſtes Muſes, qui déteſtez également le pédantiſme & la pédéraſtie, protégez-moi contre maître Larcher!

Et vous, maître Aliboron, dit Fréron, ci-devant ſoi-diſant Jéſuite, vous dont le Parnaſſe eſt tantôt à Biſſêtre, & tantôt au cabaret du coin; vous à qui on a rendu un ſi grand juſtice ſur tous les théâtres de l'Europe,

rope, dans l'honnête Comédie de l'Ecoſſaiſe, vous, digne fils du prêtre Desfontaines, qui pâquites de ſes amours avec un de ces beaux enfans qui portent un fer & un bandeau comme le fils de Vénus, & qui s'élancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'aillent jamais qu'au haut des cheminées; mon cher Aliboron, pour qui j'ai toujours eu tant de tendreſſe, & qui m'avez fait rire un mois de ſuite du temps de cette Ecoſſaiſe, je vous recommande ma Princeſſe de Babilone; dites-en bien du mal afin qu'on la liſe.

Je ne vous oublierai point ici, Gazetier Eccléſiaſtique, illuſtre orateur des convulſionnaires, Pere de l'Egliſe fondée par l'Abbé Bécherand & par Abraham Chaumeix; ne manquez pas de dire dans vos feuilles auſſi pieuſes qu'éloquentes & ſenſées, que la Princeſſe de Babilone eſt hérétique, déiſte & athée. Tâchez ſur-tout d'engager le ſieur Riballier à faire condamner la Princeſſe de Babilone par la Sorbonne; vous ferez grand plaiſir à mon libraire à qui j'ai donné cette petite hiſtoire pour ſes étrennes.

FIN.

LETTRE *de l'Archevêque de Cantorbery à l'Archevêque de Paris.*

J'ai reçu, Milord, vôtre Mandement contre le grand Bélisaire Général d'Armée de Justinien & contre M. Marmontel de l'Académie Françaiſe, avec vos Armoiries placées en deux endroits, ſurmontées d'un grand Chapeau & accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun, le tout ſigné Criſtophe, par Monſeigneur, LA TOUCHE, avec paraphe.

Nous ne donnons, nous autres, de mandemens que ſur nos fermiers, & je vous avoue, Milord, que j'aurais deſiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre que vous condamnez *M. Marmontel de l'Académie Françaiſe.*

Si ceux qui ont rédigé votre Mandement ont trouvé qu'un Général d'Armée de Juſtinien ne s'expliquait pas en Théologien congru de votre Communion, il me ſemble qu'il fallait vous contenter de le dire, ſans compromettre un Corps reſpectable compoſé

de

de Princes du Sang, de Cardinaux, de Prélats comme vous, de Ducs & Pairs, de Maréchaux de France, de magiſtrats, & de Gens de Lettres les plus illuſtres. Je penſe que l'Académie Françaiſe n'a rien à demêler avec vos diſputes théologiques.

Permettez-moi de vous dire que ſi nous donnions des Mandemens dans de pareilles occaſions, nous les ferions nous-mêmes. J'ai été fâché que votre mandataire ait condamné cette propoſition de ce grand Capitaine Béliſaire: *Dieu eſt terrible aux méchans, je le crois, mais je ſuis bon.* Je vous aſſure, Milord, que ſi notre Roi, qui eſt le chef de notre Egliſe, diſoit: *je ſuis bon*, nous ne ferions pas de mandement contre lui. Je ſuis bon, veut dire, ce me ſemble, par tout pays: j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la juſtice, je veux que mes ſujets ſoient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le Roi de France, à ce que j'entends dire à tout le monde, eſt très-bon & ſi bon qu'il vous a pardonné des déſobéiſſances réitérées qui ont troublé la France, & que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un

eſprit

esprit bien fait. Vous êtes sans doute assez bon pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que Bélisaire soit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il étoit un bon homme. Vous prétendez que cette bonté est une hérésie, parceque St. Pierre dans sa premiere Epître Ch. v. vers. 5. a dit que *Dieu résiste aux superbes*. Mais celui qui a fait votre mandement n'a guetes pensé à ce qu'il écrivoit. Dieu résiste, je le veux; la résistance sied bien à Dieu. Mais à qui résiste-t-il, selon St. Pierre? lisez de bonne grace ce qui précede & vous verrez qu'il résiste aux Prêtres qui paissent malleur troupeau, & sur-tout aux jeunes qui ne sont pas soumis aux vieillards. *Inspirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres: car Dieu résiste aux superbes.*

Or je vous demande quel rapport il y a entre cette résistance de Dieu & la bonté de Bélisaire? Il est utile de recommander l'humilité, mais il faut aussi recommander le sens commun.

On est bien étonné que votre mandataire ait critiqué cette expression humaine & naïve de Bélisaire: *est-il besoin qu'il y ait tant de réprouvés?* Nonseulement vous ne

ne voulez pas que Bélisaire soit bon: mais vous voulez aussi que le Dieu des miséricordes ne soit pas bon. Quel plaisir aurez-vous, s'il vous plaît, quand tout le monde sera damné? Nous ne sommes pas si impitoyables dans notre Isle. Notre prédécesseur, le grand Tillotson, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus sensé & le moins déclamateur, a parlé comme Bélisaire dans presque tous ses sermons. Vous me permettrez ici de prendre son parti. Soyez damné, si vous le voulez, Milord, mais je vous avertis que je ne veux point l'être, & que je souhaiterais aussi que mes amis ne le fussent point; il faut avoir un peu de charité. J'aurais bien d'autres choses à dire à votre mandataire; je lui recommanderais sur-tout d'être moins ennuyeux. L'ennui est toujours mortel pour les mandemens: c'est un point essentiel auquel on ne prend point assez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher Confrere, je vous recommande à la bonté divine, quoique le mot de bon vous fasse tant de peine.

Votre bon Confrere

l'Archevêque de Cantorbery.

P. S.

P. S. Quand vous écrirez à l'Evêque de Rome, faites-lui, je vous prie, mes complimens; j'ai toujours beaucoup de considération pour lui en qualité de frere. On me mande qu'il a eſſuyé depuis peu quelques petits déſagrémens; qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à ſa mule, qu'une Barque de Veniſe à ſerré de près la Barque de St. Pierre, & qu'un fromage Parmeſan lui a donné une indigeſtion violente. J'en ſuis fâché: on dit que c'eſt un bon-homme; pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu ſon pere dans mon voyage d'Italie: c'étoit un bon Banquier: mais il me paraît que le fils n'entend pas ſon compte.

Ludwig Rosenthal's Antiquariat
11 - 11 - 1988
[VOLT.]
831139

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND